JEANNE LEROY-ALLAIS

Comment j'ai instruit mes Filles

DES

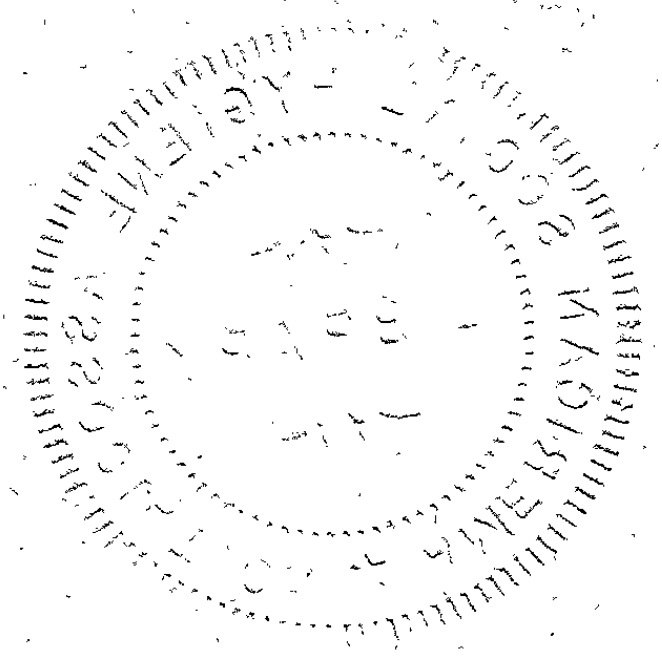
Choses de la Maternité

PRÉFACE DE M. LE DOCTEUR PORAK

2me Édition

A. MALOINE ET FILS, ÉDITEURS
27, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 27
PARIS

2971
1919



LIBRARY

AUG 17 1950

NEW YORK ACADEMY
OF MEDICINE

274362

PRÉFACE

Tous les jours, nous observons l'embarras des parents lorsque la conversation tombe, devant des enfants, sur les faits qui touchent à la génération ; tous les jours nous relevons la contradiction des réponses qu'ils se croient obligés de faire et de la conduite qu'ils tiennent.

C'est une question de bon ton de s'informer du contenu d'un roman ou de l'exposé d'une pièce, d'en interdire la connaissance aux adolescents. La critique est souvent empreinte de sévérité et d'exagération. Il faudrait, en effet, être exercé à une psychologie particulièrement pénétrante pour mesurer les effets de la lecture d'une idylle, d'un roman ou d'une pièce, sur l'esprit d'un adolescent et pour savoir si la première n'aura pas, plus que les secondes, un effet préjudiciable, quoiqu'on soit aussi communément d'accord pour permettre l'une que

pour interdire les autres. Ne vous est-il pas arrivé d'entendre les jeunes filles les plus ignorantes et les plus chastes vocaliser dans leurs exercices des romances très passionnées? Et quels parents interdisent à leurs enfants de parfaire leur éducation artistique en leur défendant de visiter les salons annuels où cependant les artistes s'efforcent à rendre les représentations du nu aussi suggestives qu'une censure très tolérante peut en autoriser l'expression.

Nos filles apprennent donc nécessairement ce qu'on cherche à leur cacher. Encore faut-il s'estimer heureux si elles ne rencontrent pas une camarade plus âgée et quelquefois perverse pour leur fournir des lumières qui ne produisent sur certaines natures que révolte, sur certaines autres, que dépravation !

Aussi, ne vaut-il pas mieux, en cette matière, prémunir les parents contre les conséquences qui peuvent résulter de la connaissances de faits défigurés ou représentés d'une façon insidieuse et leur indiquer la conduite qu'ils devront suivre.

Il faut aborder franchement, sérieusement,

l'enseignement de faits qui, mal compris, ne pourront qu'altérer gravement l'esprit en excitant la curiosité toujours en éveil et l'imagination quelquefois primesautière de nos enfants.

On doit éviter de mentir, on doit donner des explications qui serrent la vérité d'aussi près que possible, mais on doit ne le faire que dans la mesure convenable.

Le tact d'une mère de famille est supérieurement indiqué pour aborder de semblables questions, si difficiles à exposer avec quelque délicatesse. Mme Jeanne Leroy-Allais, est, par ses publications antérieures remarquées, par les qualités de son esprit avisé et de son observation attentive, particulièrement bien documentée pour apporter à ce problème la solution qu'il comporte.

Elle présente aujourd'hui au public un ouvrage qui s'inspire de ces sentiments. Elle apporte aux doutes et aux anxiétés d'une mère un plan de tactique familiale qui lui permettra d'enseigner à sa fille l'histoire des crises successives de son évolution génitale, en la suivant dans la formation de la puberté et dans le développement de la maternité.

Des chapitres sont successivement consacrés aux notions qu'une adolescente ne doit pas ignorer sur la menstruation, la génération, l'avortement, les maladies vénériennes, la toilette, l'hérédité, la recherche de la paternité. Le plan est donc vaste, il ne peut être qu'effleuré.

Le côté scientifique de la question est relégué au second plan. Dans un ouvrage de deux centaines de petites pages, un sujet aussi étendu ne pourrait être scruté dans ses détails si complexes et si variés sans devenir obscur et aride. Ce défaut a été heureusement évité en n'entrant pas dans le fond des nombreuses questions qui se trouvent soulevées.

Pour les aborder dans ce qu'elles ont de plus frappant au point de vue social, pour les esquiver dans ce qu'elles ont encore de compliqué au point de vue scientifique, l'auteur a exposé son sujet sous la forme familière d'un dialogue entre une mère et sa fille. Pour faire entendre, sans les préciser, les détails risqués de la génération humaine, elle a esquissé l'histoire de la reproduction chez les plantes, avant d'indiquer celle d'animaux qu'elle a choisis très éloignés des es-

pèces supérieures. Cette partie me paraîtrait un peu écourtée s'il ne s'agissait pas d'indiquer les étapes d'une tactique d'enseignement familial. En pratique, il faudra multiplier les exemples, il sera facile d'en trouver de gracieux et, par conséquent, de retarder, aussi longtemps qu'on le jugera nécessaire, le moment des explications définitives.

Ce plan est nécessairement susceptible de se développer sous des aspects différents suivant les circonstances, les milieux et les personnes.

L'auteur ne craint pas de soulever des problèmes très compliqués comme celui de l'hérédité et celui de la recherche de la paternité. Il est vrai qu'elle ne conclut pas. Elle ne pouvait d'ailleurs pas apporter de conclusions fermes sur ces problèmes toujours très discutés.

Nous ne sommes pas tout à fait d'accord sur les idées émises à propos de la coquetterie. L'auteur la qualifie de meurtrière. C'est un bien gros mot. La dignité de l'attraction d'un sexe pour l'autre repose sur le respect. L'une de ses manifestations réside dans le souci que les jeunes gens observent du

soin de leur personne et de leur parure. C'est un des charmes de l'existence. N'y touchons qu'avec précaution. J'accorde que le corset et le décolletage ont des inconvénients, mais sont-ils si meurtriers ?

Certainement le corset trop serre peut déformer le foie, abaisser le rein droit et l'estomac. Mais l'utérus est si éloigné de la taille et si bien suspendu qu'il échappe aux conséquences de cette constriction lorsque ses ligaments n'ont pas une tendance anormale à se relâcher.

Certainement, après les fatigues d'une nuit passée à danser, une jeune fille décolletée qui néglige de se couvrir suffisamment à la sortie d'un salon surchauffé peut prendre froid et être atteinte de pneumonie ; mais cet accident est-il si commun, est-il si inévitable qu'on doive en tenir compte.

Il ne faut pas trop noircir le tableau. La coquetterie dépend de la mode, et celle-ci est en état de perpétuelles modifications. En frappant avec une vigueur que je trouve exagérée, l'auteur pense-t-elle la reviser ? Mais vouloir changer sans dire comment, n'est-ce pas s'exposer à trouver pire.

Un chapitre intéressant est consacré aux maladies vénériennes. Elles sont de plusieurs espèces. Des volumes ont été écrits pour en faire l'exposition avec ordre, précision et clarté. L'auteur ne pouvait pas s'engager dans cette classification ni dans cette difficile description. Les symptômes qui la révoltent sont sans bases précises. Elle a bien fait de rester dans le vague et d'insister sur ce que doit savoir une mère de famille. L'acte de la génération peut être, et est malheureusement, le point de départ de plusieurs maladies contagieuses, souvent graves, transmissibles quelquefois de la façon la plus banale et la plus innocente. Aux exemples navrants que l'auteur a observés, je me permettrai d'en ajouter un autre. Il a été si souvent répété qu'il est classique. Il s'agit de toute une famille empoisonnée : père, mère et enfants. Le coupable était le domestique atteint de syphilis qui, en l'absence de son maître, fumait la pipe que celui-ci laissait sur son bureau.

Je suis absolument de l'opinion de l'auteur que l'enseignement d'une jeune femme comporte la connaissance d'un si redoutable

danger qu'elle peut rencontrer dans son foyer d'une façon si inopinée.

Par la forme que Mme Jeanne Leroy-Allais a adoptée pour mener à bien sa tentative, elle a fait une œuvre vraiment nouvelle et originale. Personne n'en contestera l'utilité ni l'importance. Une place doit donc être réservée à son ouvrage dans la bibliothèque des familles et dans celle des écoles normales d'institutrices.

PORAK,

de l'Académie de médecine.

COMMENT J'AI INSTRUIT MES FILLES

DES

CHOSES DE LA MATERNITÉ

I

Faut-il instruire les Jeunes Filles des choses de la Maternité ?

Depuis que Geneviève, notre fille aînée, est au monde, cette question a, bien des fois, été agitée entre mon mari et moi. Lui s'est toujours prononcé avec une énergique affirmation. Et voici les raisons qu'il donne :

— Il est déplorable que les jeunes filles arrivent au mariage ne connaissant rien de leurs obligations futures, et qu'elles disposent de leur personne, de leur vie tout entière sans savoir à quoi elles s'engagent. Car les explications données la veille de la cérémo-

nie, à la hâte et en bloc, ne servent absolument à rien, sinon à les effrayer ou à les révolter suivant leur caractère ; en tout cas, à les troubler.

« Si tous les hommes qui se marient étaient persuadés que l'éducation conjugale exige une patience et une délicatesse extrêmes, on pourrait peut-être leur laisser le soin, l'honneur de l'initiation complète. Mais il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi, et le bon plaisir de l'homme passe avant la pudeur de l'épouse. C'est là l'origine de dissentiments nombreux — dissentiments qui, pour être quelquefois mal définis par ceux-là mêmes qui en souffrent, n'en sont pas moins réels et néfastes. L'écart est trop grand entre ce que les pauvres petites rêvent de l'amour, et ce que l'on pourrait appeler la matérialité de l'amour. »

Et si j'objecte qu'il serait peut-être clément de respecter leurs illusions le plus longtemps possible, mon mari réplique :

— Oui en théorie, mais pas en pratique. Il vaut mieux au contraire, que leurs illusions s'évaporent lentement comme la brume au soleil ; elles s'en apercevront à peine et

n'en souffriront pas. Et il vaut mieux encore ne point laisser naître des illusions qu'il faudra détruire un jour. C'est le passage brusque du rêve à la réalité qui froisse les âmes délicates. »

Mon beau-frère, le docteur Paul Haudriel, a les mêmes idées qu'il exprime d'une manière différente.

— Que voyez-vous d'étrange à cet enseignement ? me dit-il. Ce que je trouve absurde et dangereux, moi, c'est de ne point parler raisonnablement aux jeunes filles pour leur montrer les choses telles qu'elles sont.

« Quoi ! avec les prétentions modernes à l'éducation dite *intégrale* pour les femmes, on leur met en tête une foule de sciences dont elles n'auront que faire, et on leur laisse ignorer ce à quoi la nature les destine, ce qui sera leur principale fonction dans la vie, c'est-à-dire la maternité ! On les documente sur la génération des plantes et on leur cache la génération humaine qui en diffère si peu !

« Cet enseignement, dit-on, peut offrir des dangers ». En vérité, je ne vois pas lesquels, du moment où il est donné convenablement et s'adresse à des natures bien équilibrées.

« C'est notre mère qui nous a instruits puisque nous étions très jeunes quand nous avons perdu notre père ; elle l'a fait avec une prudence et une délicatesse infinies, mais aussi avec la plus entière franchise. Croyez-vous que cela nous ait pervertis, ou simplement troublés. Tout au contraire, nous avons été mis à l'abri de cette curiosité malsaine qui, trop souvent, conduit à la dépravation. Notre mère avait parlé, nous avions foi en elle parce qu'elle ne nous avait jamais menti ; dès lors, aucune interprétation vicieuse ne pouvait avoir prise sur nous.

« Est-ce que les étudiantes en médecine et les infirmières sont, pour être renseignées, plus perverties que les jouvencelles devant qui l'on n'ose pas prononcer un mot? Je serais tenté de croire le contraire. Les gamins de la campagne, éclairés de bonne heure par leur contact habituel avec les animaux domestiques, sont-ils plus dévergondés que les enfants de la ville qui sont censés ne rien savoir? Que non. La nature ne saurait être corruptrice. Ce qui est pernicieux pour la jeunesse, c'est de connaître la débauche avant d'être en âge d'apprécier l'amour ; et c'est de con-

sidérer l'amour non comme une œuvre de procréation, mais comme une œuvre de volupté.

« Au reste, dites-vous bien que l'ignorance absolue est presque impossible : on voit, on entend, on lit, et l'on se fait une opinion, toujours à côté de la vérité et souvent plus vilaine. Heureux encore ! quand on ne cherche pas la science auprès des personnes les moins qualifiées pour la donner, je veux dire les domestiques ou les amies corrompues.

« La sagesse veut donc que vous instruisiez vos filles ; faites-le sans hésitation ni faiblesse, ce sera moins difficile que vous ne le supposez.

« Procédez scientifiquement, c'est le moyen le plus facile et le plus sûr. Vous êtes déjà préparée à ce rôle par votre esprit d'observation et par l'intelligence, le goût même, que vous avez pour ce qui touche à la médecine ; je complèterai votre éducation, au fur et à mesure des besoins, par la parole et par le livre. Je suis sûr que vous vous en tirerez fort bien. Le tout est de prendre son temps, de saisir les occasions et de savoir présenter les choses.

« Et, s'il vous restait le moindre doute, songez qu'il est des circonstances qu'une jeune fille ne peut pas ignorer puisqu'elle est forcée de les subir. Geneviève est maintenant d'âge à être éclairée. Arrangez-vous donc que pour cette première leçon soit, non un avertissement brouillé, presque une excuse, avec l'air de dire : « N'y pense pas trop, c'est inconvenant » ou bien « ... cela n'en vaut pas la peine », mais une explication franche, nette, sans réticence. La nature n'a pas besoin qu'on mette le mensonge à son service ; elle vaut mieux que nos plus subtiles inventions ».

II

La Formation

Geneviève aura bientôt treize ans. Elle est grande, forte, admirablement constituée. Sa santé ne nous a jamais causé le moindre souci. Elle a le teint frais, l'œil vif, la voix pleine et d'un joli timbre. Elle est active ; ses mouvements sont prestes, adroits, mais sans hâte, ni bousculade. Elle donne l'impression d'un parfait équilibre physique et moral.

Mais, depuis quelque temps, elle est fatiguée sans motif ; sa démarche, son attitude, son regard dénotent une mollesse qui n'est pas dans sa nature. Quelquefois, elle est pâle; d'autres fois, sa figure s'empourpre jusqu'à la racine des cheveux. Il lui arrive souvent de me dire le matin : « J'ai mal dormi, cette nuit ; j'ai eu le cauchemar » ou bien « ... j'avais trop chaud ».

Mon beau-frère l'a examinée longuement et son diagnostic a été des plus rassurants.

— Elle n'a rien, cette petite, rien du tout. Son âge est seul en cause ; et, grâce à son excellente constitution, tout se passera le mieux du monde.

Me voilà donc tranquille. Mais l'enseigement devant lequel j'ai reculé jusqu'ici s'impose maintenant à moi. Or, en dépit des exhortations et des encouragements, la tâche me semble très pénible, très embarrassante. Comment vais-je m'y prendre pour initier ma fille à ces choses nouvelles et inattendues? Quels termes emploierai-je pour ne point froisser sa jeune âme toute de pureté ?

« Le tout est de choisir son moment », a dit mon beau-frère. J'ai donc saisi la première bonne occasion qui se présentait à moi.

Geneviève se plaignait de mal à la tête, de lourdeur dans les jambes et déclarait avoir anvie de ne plus bouger jamais, jamais... Nous étions à la basse-cour ; elle et le petit Maxime aiment beaucoup s'occuper de la « poulaille », comme dit la mère Auvray. Celle-ci nous faisait admirer les jeunes couvées,

quand Maxime dit en désignant un groupe qui se tenait à l'écart :

— En voilà qui sont joliment laids ! Et ils ont l'air bête ! ils se sauvent dès qu'on s'approche d'eux ou seulement qu'on les regarde. J'aime bien les petits poussins tout ronds, mais j'aime pas les vieux poulets comme ceux-là.

Le fait est qu'ils ne payaient pas de mine : maigres, les pattes hautes, le cou long, la plume rare, l'air ahuri et sauvage.

— Ils ne sont pas vieux, monsieur Maxime, riposta la mère Auvray, un peu piquée du sans-façon avec lequel on traitait ses élèves. C'est la mue qui les rend ainsi honteux et un brin malades. Mais cela passera. Pour sûr que c'était de beaux petits poussins et que cela redeviendra de belles poules.

En quittant la basse-cour, Maxime s'en alla prendre sa leçon de lecture et je gardai Geneviève auprès de moi.

— Mais, maman, c'est mon heure d'étude, fit la petite un peu étonnée de me voir passer outre les habitudes de ponctualité en honneur chez nous.

— N'importe ! je vois bien que tu es fati-

guée ; nous remplacerons l'étude par une bonne causerie.

La bonne causerie m'embarrassait très fort et je ne savais par quel bout la prendre.

— C'est vrai qu'ils sont vilains les poussins de tout à l'heure, dis-je pour entrer en matière.

Geneviève pensait encore sans doute elle-même à la basse-cour, car sans répondre directement à ma réflexion, elle me demanda :

— Qu'est-ce que c'est donc que la mue ?

— C'est une crise à laquelle tous les animaux, et surtout les volatiles, sont sujets en passant d'un âge à un autre, principalement de la première jeunesse à l'adolescence. La transformation est toujours pénible ; c'est cela qui les rend laids, tristes et, suivant l'expression de la mère Auvray, un brin honteux. Mais cette crise est passagère, et la bonne femme a raison de dire que les beaux petits poussins qu'aime notre Maxime, redeviendront de belles poules robustes, bonnes pondeuses et mères d'une nombreuse famille.

— Ah ! fit Geneviève dont l'intérêt semblait épuisé.

J'ajoutai :

— Il n'y a pas que les animaux qui sont sujets à des crises de croissance. Tous les êtres vivants souffrent, d'une manière et à des degrés différents, de leurs mutations successives.

Geneviève restait silencieuse, paraissant se demander si c'était pour lui parler de la mue des poulets que je lui faisais manquer son heure d'étude. Je poursuivis :

— C'est même la cause pour laquelle ma petite fille n'est pas dans son assiette.

L'enfant se redressa, surprise et légèrement choquée de se voir comparer aux hôtes de la basse-cour.

— Eh oui ! ma chérie. Les fillettes sont fatiguées de trop grandir à la fois : le cou, les bras, les jambes s'allongent comme ils peuvent, et ce n'est pas toujours d'une façon harmonieuse. Cela les rend gauches tout comme les petits poulets durant la mue. Ni les uns ni les autres ne se reconnaissent dans le jeune personnage qui change tous les jours. Encore les transformations extérieures ne sont-elles rien auprès des transformations intérieures.

Nous en étions arrivées au point délicat

de l'explication. Pour tourner court, j'ouvris un livre de médecine à l'endroit marqué par mon beau-frère, et je dis avec une sérénité plus apparente que réelle :

— Regarde. Cette figure représente les organes spéciaux à la femme. Ils sont contenus dans le bassin. Tu sais bien ce que c'est que le bassin tu l'as appris dans ton histoire naturelle.

— Oui, répondit la petite avec l'assurance tranquille d'une bonne élève ; c'est la cavité osseuse qui termine le tronc, et sert de point d'appui aux membres inférieurs. Il se compose d'os irréguliers, larges et aplatis, solidement reliés ensemble par des ligaments et des cartilages. Le bassin renferme une partie des intestins.

— Bon, ma Geneviève, voilà une leçon bien sue et bien récitée. Mais le bassin ne renferme pas seulement les intestins, il sert d'abri aux organes dont je veux te parler : l'utérus ou matrice, les ovaires et les trompes. Les ovaires, formés d'une quantité énorme de petits corps spériques nommés ovules, ne sont guère plus gros que des amandes. Les ovules sont contenus dans une enveloppe que l'on appelle follicule de Graaf.

« L'un après l'autre, les ovules s'accroissent jusqu'au moment où, arrivés à maturité complète, ils se détache de l'ovaire, glissent le long de la trompe, traversent l'utérus et disparaissent. Cela se produit tous les vingt-huit ou trente jours.

« Mais il n'y a pas d'évolution physiologique qui n'amène une crise et, le plus souvent, une crise de congestion, c'est-à-dire un afflux de sang vers la partie où se passe le phénomène.

« Pendant la digestion notamment, l'estomac est fortement congestionné ; c'est pour cela qu'après les repas, il faut éviter les refroidissements, la fatigue extrême, les efforts violents.

« Il en va de même quand la follicule de Graaf se rompt pour livrer passage à l'ovule : l'ovaire se congestionne et il en résulte une hémorragie qui dure quelques jours, tantôt plus, tantôt moins, suivant les natures. Tu m'as bien comprise ?

Geneviève, les sourcils froncés comme lorsqu'elle réfléchit profondément, regardait les figures qu'elle avait sous les yeux. Elle dit enfin, avec un peu d'hésitation :

— Mais il me semble que oui, maman ; ce n'est pas plus compliqué que la respiration, la circulation et la digestion.

— Eh bien, mon enfant, tu es arrivée à l'âge où le corps des jeunes filles change, « se forme » pour employer l'expression consacrée. La poitrine se développe, les épaules et les hanches s'élargissent, et la taille, qui reste sensiblement la même, semble s'amincir grâce au contraste.

« Tout cela est l'indice du grand travail qui s'élabore dans le bassin. Les organes sont au point voulu pour que, périodiquement, l'un des ovules se détache amenant la congestion qui provoque une hémorragie.

« La première fois que le fait se produira pour toi, ne t'effraie pas, ne t'étonne pas, viens m'avertir, moi toute seule. Si discrètes, si dévouées que soient les personnes qui nous entourent, cette grande confidence appartient de droit à la maman ».

Un beau soir, comme je faisais ma dernière visite aux enfants, j'ai trouvé Geneviève toute secouée.

— Voilà, maman, me dit-elle, *ça y est.*

— Et bien, ma chérie, répondis-je avec

beaucoup de calme, puisque *çà devait y être* un jour ou l'autre, pourquoi pas aujourd'hui ?

— Mais c'est très désagréable, répliqua Geneviève d'un air grincheux, beaucoup plus désagréable que je ne le croyais.

Je retrouvais chez ma fille l'impression que j'avais éprouvée dans les mêmes circonstances : impression faite d'éléments complexes où dominait l'étonnement et qui formait un tout très pénible. Mais, du moins, la frayeur qui m'avait frappée, moi, pauvre petite pensionnaire ignorante, lui avait été épargnée à elle.

Je l'ai aidée à faire sa toilette de nuit, je l'ai dorlotée et, ainsi qu'il m'arrive chaque fois qu'un de mes enfants est malade ou chagrin, je me suis assise à côté de son lit, ma tête tout près de la sienne. Alors nous avons parlé raison.

— Comprends bien, ma chérie, tout en reconnaissant le petit ennui momentané que tu éprouves, je ne peux que me réjouir. Ce qui se passe est l'affirmation que tout fonctionne bien dans ces organes si importants, si essentiels, que la moindre lésion de ce côté suffit à bouleverser tout l'appareil vital.

— Je ne dis pas non, fit Geneviève mal résignée, mais vraiment ! plusieurs jours de suite, et si souvent ! il y a de quoi empoisonner l'existence.

— Mais non, ma petite fille. Toutes les femmes que tu connais, et moi-même, sommes sujettes à ces inconvénients ; avons-nous l'air de personnes dont la vie est empoisonnée ? C'est affaire d'habitude. Tu t'accoutumeras promptement à ton nouveau genre de vie. Tu cesseras d'être une gamine dont le principal souci est de sauter à la corde et de courir à cligne-musette, pour devenir une jeune fille calme, posée, discrète de façons et de langage. Petit à petit, tu me seconderas dans mon rôle, parfois très lourd, de maîtresse de maison...

Geneviève m'écoutait, docile comme toujours à ma parole ; les horizons qui s'ouvraient devant elle et qui lui semblaient pleins d'honneur, faisant échec à son déplaisir. Je l'ai quittée seulement quand je l'ai vue paisible et courageuse.

Voici maintenant cinq mois que l'enfant est devenue jeune fille. La confection est parfaitement régularisée, elle est normale et ne

donne lieu à aucun trouble physique. Mais Geneviève est, dans ces moments-là, d'une humeur exécrable ; elle se fâche ou se désole à tout propos.

Jusque-là, je n'ai rien dit, trouvant qu'elle avait assez de l'évolution physiologique sans qu'on lui infligeât encore un effort moral. Mais, à présent que l'accommodation semble parfaite, il faut qu'elle s'habitue à supporter avec vaillance, dignité, discrétion les petites misères inhérentes à la vie de femme. J'ai saisi avec empressement la première occasion qui s'est présentée à moi de lui donner une bonne leçon.

Ses frères, surtout Charles et Robert qui sont à peu près du même âge qu'elle, la taquinent effroyablement. En temps ordinaire, elle n'a besoin de personne pour la protéger, — les filles élevées avec des garçons apprennent de bonne heure à se défendre — elle rend coup pour coup, et la scène se termine généralement par une réconciliation complète, des protestations d'amitié et un échange de cadeaux : en somme plus de bruit que de dommage.

Mais quand Geneviève est mal disposée,

elle pleure ou se fâche ; ses frères l'appellent *pimbèche*, et voici la guerre allumée.

L'autre jour, après une échaffourée plus grave qu'à l'ordinaire, j'ai dû intervenir.

J'ai d'abord chapitré sérieusement les garçons. Je leur ai remontré que Geneviève n'est plus une gamine, qu'on va bientôt la mettre en robe longues, que, désormais, elle est tenue à plus de réserve, et qu'eux-mêmes doivent avoir pour elle certains égards. J'ai ajouté, avec un peu de dédain, que s'ils trouvent élégant et généreux de tarabuster des filles, Anne et Françoise sont là pour prendre la succession de leur sœur aînée.

Puis, j'ai entrepris Geneviève que mon intervention un peu sévère confirmait dans ses griefs et qui pleurait à sanglots, se jugeant une grande victime.

— Voyons, ma chérie, lui ai-je dit avec tendresse, mais aussi avec fermeté, la petite scène de tout à l'heure vaut-elle tant de larmes ? Tu en as vu bien d'autres. Tes frères ne sont pas méchants et ils t'aiment beaucoup. Ils ne te taquinent si fort, que parce que tu te fâches, autrement vos querelles durent peu.

« Certes ! je ne prétends pas qu'ils aient raison et que tu sois sans excuses. Il y a certains moments où, toutes, nous sommes plus susceptibles, plus irritables, plus nerveuses, en un mot, que de coutume; mais, ma petite fille, il ne faut pas écouter ses nerfs. Quand on connaît le pourquoi de sa mauvaise humeur, on la raisonne et on la domine. On se dit : « Parce que je suis sous le coup de tel « phénomène, il y a des chances pour que je « voie les choses pires qu'elles ne sont. Si je « juge d'après l'impression que je ressens, je « cours risque d'être injuste. Il faut donc « que je sois très circonspecte, que j'évite de « me fâcher ou de me choquer. » Eh ! ma chère enfant, si nous cédions à toutes les tentations de brusquerie, d'aigreur, d'amertume qui nous assaillent, la vie commune ne serait pas tenable ! Tu sais à quel point l'on haït les caractères chagrins, bourrus, revêches. »

Geneviève, un peu honteuse, essuya ses yeux et corrigea sa moue.

— Mais ajoutai-je, si nous devons être sévères pour nous-mêmes, nous devons être indulgentes pour les autres, surtout pour les femmes qui dépendent de nous. Quand tu

verras, grincheuses ou nonchalantes, celles qui, ordinairement, remplissent bien leur tâche, ne les moleste pas, évite de leur imposer aucune besogne supplémentaire ou inutile. Sois patiente, attends que tout soit rentré dans l'ordre, la bonne humeur et le courage renaîtront d'eux-mêmes.

« Aie pitié de nos ouvrières. Compare leur sort au tien. Placée dans les meilleures conditions possibles d'hygiène et de bien-être, exempte de soucis et de fatigue, tu souffres quand même de cette crise commune à toutes les femmes, conçois-tu, dès lors, combien elle doit être pénible pour ceux qui travaillent hors de la maison, aux champs ou en fabrique, restent debout pendant des heures entières, soulèvent et transportent des fardeaux, sont soumises à un effort continu ? Et, par surcroît, rentrées au logis, alors qu'elles auraient si grand besoin de repos, il leur faut s'occuper d'un ménage presque toujours en désarroi, d'enfants malingres ou indociles, d'un mari trop souvent despote.

« Elles sont faites comme nous, les malheureuses ! elles sont astreintes aux mêmes misères ; et ces misères se trouvent considé-

rablement aggravées par la fatigue et le manque de soins.

« Quand tu songeras à ces choses, ma Geneviève, tu auras honte de pleurer parce que tes frères bouleversent tes tiroirs ou te fourrent des herbes chatouillantes dans le cou. »

III

La Grossesse

Ma nièce, Thérèse Boisrenoult, attend un bébé. Comme elle demeure à six kilomètres seulement de notre habitation, nous la voyons souvent, soit chez elle, soit chez nous.

J'étais bien sûre que son état susciterait des réflexions de la part des petites. Je ne m'en effrayais d'ailleurs pas, trouvant là un acheminement convenable vers la science plus étendue qu'elles doivent fatalement acquérir.

Hier, en effet, Françoise, qui n'a que huit ans, est venu me trouver sitôt après le départ de sa cousine, et, comme s'il s'agissait d'une affaire d'importance ne souffrant aucun retard :

— Oh maman ! m'a-t-elle dit, est-ce que Thérèse est malade qu'elle n'ose plus bouger?

Et comment s'habille-t-elle ? on dirait qu'elle ne met plus de corset... !

J'ai répondu, avec cet air paisible qui écarte toute idée de sous-entendu :

— Thérèse est très fatiguée, mais elle n'est pas malade ; il n'y a aucune inquiétude à avoir sur son compte.

— Elle pourrait toujours s'habiller autrement.

— Non, ma petite fille, c'est précisément son état qui la force à s'habiller comme elle le fait.

— Eh bien ! en voilà un état agréable ! elle est ridicule, absolument ridicule !

Quand Françoise a été partie, Geneviève est restée un moment silencieuse, songeant manifestement à la réflexion de sa sœur, puis elle m'a dit :

— Je me demande pourquoi l'on trompe les enfants en leur faisant croire que le bébé vient dans un chou, dans une rose, ou même dans un potiron, comme ce gros bêta de Toto Minoflet en est persuadé ; ou bien qu'une cigogne le transporte dans son bec, ou encore l'ange gardien le dépose dans son berceau pendant que tout le monde dort. Il y a ici des

gens qui soutiennent que la sage-femme l'apporte dans son panier ; et le vieux forgeron disait l'autre jour à sa petite-fille que cela s'achète à la foire comme des petits cochons de lait.

— Toi, naturellement, tu ne crois à rien de tout cela ?

Geneviève m'a regardée avec un sourire un peu dédaigneux.

— Voyons, maman... ! J'ai vu autour de nous des femmes qui attendent des enfants : parentes, amies, simples relations, sans compter les ouvrières de la fabrique qui viennent ici pour chercher des layettes.

— Il est impossible, en effet, qu'une fillette avisée comme tu l'es ne se rende pas compte de bonne heure que la vie de l'enfant est intimement liée à celle de sa mère, que c'est en elle qu'il prend l'être et se développe. On y fait allusion à tout instant dans la *Bible* et dans l'*Evangile*, et la conversation courante est pleine d'indications très précises sur ce point. Les bonnes femmes disent d'un nourrisson atteint d'entérite qu' « il a pris l'*enflammation* de sa mère », ce qui ne pourrait se produire s'il avait poussé dans un chou.

— Bien sûr, fit Geneviève d'un air entendu. Mais il y a une chose que je voudrais savoir, c'est la manière dont les poupons se forment dans le corps de leur mère et la place exacte qu'ils y occupent.

— C'est une curiosité toute naturelle et je ne vois aucun inconvénient à t'instruire.

« Tant que les enfants sont trop jeunes pour comprendre le grand mystère de la maternité, il n'y a qu'à les laisser croire au chou, à la cigogne, au bel ange, ou à tel racontar de leur pays. Mais qu'on laisse dans l'erreur ou l'ignorance de grandes fillettes capables d'observer ce qui se passe autour d'elles, cela je ne saurais l'approuver. C'est pourquoi je vais te parler comme à une personne raisonnable. Aussi bien, te voilà à quinze ans et demi ».

J'ai ouvert le livre de médecine à une autre page que la première fois et j'ai montré à ma fille un œuf avec le poussin entièrement formé et un utérus contenant le petit enfant tout près de naître.

— Te rappelles-tu ce que nous avons déjà expliqué ?

— Oui, maman, et je reconnais bien les organes que tu m'as fait voir, quoiqu'ils

soient représentés d'une manière différente.

— Bon. Voici donc l'utérus ; c'est là que le petit enfant passe neuf mois avant de venir au monde.

— Comme le poussin dans l'œuf.

— Exactement. La différence est que, au moment où l'œuf est pondu, le petit n'existe qu'à l'état de vésicule germinative. Il lui faut, pour prendre vie et se développer, la chaleur égale que la mère lui procure en restant sur le nid pendant vingt et un jours ; tandis que, pour l'enfant, la période d'incubation se passe dans le corps de la mère. Il en est de même pour les petits de certains animaux, et, notamment de tous les mammifères.

Les premiers, ceux qui se reproduisent par des œufs, sont des ovipares, les seconds, ceux dont les petits viennent vivants au monde, sont des vivipares. Cela aussi, tu l'as appris dans ta zoologie ; Anne et Michel le savent aussi bien que toi.

— Oui maman, fit Geneviève comme une invitation à poursuivre.

— Un beau jour, sous une influence déterminée, l'un des ovules qui se détachent pé-

riodiquement de l'ovaire se fixe à la paroi de l'utérus au lieu de disparaître. Il s'y transforme, s'y développe et devient le petit être que l'on attend avec une si douce anxiété.

— Il faut que ce soit grand l'utérus pour contenir un petit enfant tout prêt de naître. C'est qu'il y en a qui pèsent un bon poids.

— Non, c'est très petit, au contraire, à peine la dimension d'un œuf de poule, mais le tissu en est éminemment dilatable.

Geneviève continuait à regarder le dessin qu'elle avait sous les yeux comme s'il se fut agi d'une leçon qu'elle devait apprendre et retenir. A la fin, elle me dit :

— Je vois indiqué ici *placenta* ; qu'est-ce que c'est donc ?

— C'est un organe temporaire qui sert de lien entre la mère et l'enfant. Regarde : d'un côté, il adhère à l'utérus, de l'autre, il se relie, par le cordon ombilical, à la petite créature en voie de formation. Jusqu'à ce que l'enfant soit apte à vivre par lui-même, il vit aux dépens de sa mère, et c'est par le placenta que les deux existences communiquent.

— Ah oui ! fit Geneviève avec l'air de quelqu'un à qui l'on ouvre des horizons ; et

dès que le bébé est au monde, on serre le cordon avec du fil de cuisine fort et bien ciré ; puis on le coupe. Le petit tronçon se dessèche et tombe de lui-même au bout de quelques jours.

— Où as-tu appris tout cela ? dis-je stupéfaite de cette science dont je n'avais pas le moindre soupçon.

— C'est la sage-femme qui l'a expliqué à Blanche Féret en lui montrant à emmailloter sa petite sœur, un jour que j'étais présente ; et elle le lui a fait répéter après elle, pour être sûre que c'était bien compris. Toi, pendant ce temps, tu t'occupais de la mère.

Ce petit incident me confirma dans la triple opinion : d'abord que nos filles, même les mieux surveillées, apprennent à notre insu, beaucoup plus de choses que nous ne le croyons ; ensuite que nous devons exercer un contrôle sévère sur cette science acquise en maraude, afin de maintenir ou de ramener dans le droit chemin les idées de nos chères ignorantes ; enfin, que le meilleur moyen d'investigation est encore la confiance que nous savons leur inspirer. Mais je gardai mes réflexions pour moi et je dis simplement :

— La sage-femme avait raison ; c'est en effet comme cela qu'il faut s'y prendre.

— Oh, maman ! s'écria Geneviève avec ferveur, je trouve Blanche Féret bien heureuse d'avoir un poupon à soigner, elle toute seule, pendant que sa mère travaille à la fabrique. Elle a quinze ans et demi comme moi, pas plus. Si tu veux j'irai l'aider quelquefois. J'aime tellement m'occuper des tout petits, les emmailloter, les baigner, les faire manger. Il n'y a rien au monde qui me plaise tant.

— J'en suis ravie, ma Geneviève ; c'est l'indice de ton goût et de tes aptitudes pour le rôle de maman qui est le vrai rôle de toutes les femmes, et celui qui donne le plus de bonheur.

« Mais il faut bien te dire aussi que les joies de la maternité comportent des obligations et des charges. Dès la minute où elle a la certitude qu'un enfant est né d'elle, une femme ne s'appartient plus. Il ne doit exister pour elle ni coquetterie, ni fêtes mondaines, ni rien qui occasionne de la fatigue ou de la gêne, rien qui puisse nuire au jeune être dont la vie dépend strictement de la sienne.

« Ne va pas croire, au moins, que cela en-

traîne à beaucoup de sacrifices. Il n'est nullement question de se claquemurer, ou de passer sa vie en robe de chambre. Ta cousine, qui est la raison même bien qu'elle n'ait que vingt ans, a-t-elle l'air d'être malheureuse ?

— Oh non, fit Geneviève avec un sourire de sympathie, elle est rayonnante au contraire.

— Tu vois bien. Quoi qu'en pense Françoise, elle est parfaitement habillée. Ses vêtements, pour être vagues de forme et discrets de ton, n'en sont pas moins élégants. Ses cols rabattus en broderie légère sont cent fois plus jolis que le carcan qui congestionne le cerveau et entrave la circulation. Elle est à son aise et elle est délicieuse.

— C'est vrai qu'elle est charmante, tout le monde le dit. Elle ne ressemble plus à autrefois, elle est cent fois mieux.

— Ce n'est pas tout. La question toilette n'est pas seule en cause. Pendant son séjour à Paris, Thérèse n'a pas été une seule fois en soirée, au concert ni au théâtre, parce que votre oncle Paul lui avait dit :

« Méfie-toi des réunions nombreuses dans « un endroit clos où l'air est aisément cor-

« rompu. Dis-toi bien qu'il te faut respirer « pour deux, et que ce qui serait indifférent « pour toi peut être dangereux pour ton en- « fant. Et contre le théâtre, il y a encore ceci: « que les futures petites mamans doivent, « autant que possible, éviter les émotions. « Je ne dis pas les fuir, surtout si elles im- « pliquent un devoir, mais ne pas les recher- « cher ni s'y complaire ».

« Les jeunes femmes ne sont pas assez instruites des graves responsabilités que leur impose le titre de mère. As-tu entendu cette étourdie de Suzanne qui est dans la même position que Thérèse, mais qui est loin d'être aussi raisonnable, répondre à sa tante qui lui reprochait de ne rien sacrifier de ses habitudes mondaines : « Pourquoi me priver de « distractions puisque je ne suis pas fatiguée, « puisque je ne ressens rien ? » Soit, mais l'enfant, lui, peut en souffrir.

« Celles qui, pour ne pas perdre une minute de plaisir, ou pour conserver leur élégance dans les limites extrêmes du possible, s'exposent à mettre au monde une petite créature en état d'infériorité, sont très coupables.

« Les légers sacrifices qu'entraîne la maternité courageusement acceptée, sont compensés, et au-delà, par la joie fière de donner naissance à un bel enfant robuste et bien portant ».

IV

Mutualité maternelle. Protection des Nourrissons

Tout en énumérant à Geneviève les dangers de la vie mondaine pendant la grossesse, je songeais à de pauvres femmes qui, elles non plus, ne se reposent jamais ; mais celles-là, ce n'est point par plaisir, il leur faut gagner le pain de chaque jour.

Et la même nécessité cruelle qui les force à travailler jusqu'au dernier jour, jusqu'à la dernière heure de leur grossesse, les rejette à la fabrique bien avant qu'elles soient remises de leur couches. De là, des maladies cruelles qui les estropient quand elles ne les tuent pas.

Sans compter que les petits, nés malingres de par l'extrême lassitude de leur mère, et privés, dans leurs premières semaines, des

soins indispensables, meurent en trop grand nombre.

Ma cousine, Jeanne Le Preux, m'a souvent reproché de ne pas suffisamment connaître les œuvres sociales, concernant le maternité pauvre, qui pourraient être appliquées chez nous.

— Tu es pleine de bonne volonté, me répète-t-elle sans cesse, tu fais autant de bien que tu le peux ; mais, avec les mêmes ressources, tu en ferais bien davantage si tu étais mieux instruite. Ta bienfaisance s'exerce au hasard et ce ne sont pas toujours les plus méritants qui en profitent. Pourquoi te borner à l'aumône, qui devrait être exceptionnelle, quand tu peux établir chez toi la prévoyance et la mutualité ? La tâche te serait d'autant plus facile que tu manœuvrerais sur ton propre terrain.

« N'oublie pas que votre bien-être, votre luxe à tous, est en partie du labeur de vos ouvrières, de leurs fatigues, de leurs souffrances. Tu es à la tête d'une belle et nombreuse famille que beaucoup t'envient, il faut payer ce bonheur en accordant ta protection aux mères pauvres qui t'entourent et

à leurs enfants : écoliers et nourrissons ».

Il n'est rien de tel que d'enseigner les vérités pour qu'elles vous entrent dans la tête. En instruisant ma fille, j'ai senti à quel point Jeanne a raison.

A ma demande, elle est venue étudier sur place la situation économique de nos ouvrières et poser les bases d'une *Mutualité maternelle*.

Chacune, au début de sa grossesse, ou même en se mariant, paye une cotisation dont le degré d'importance lui donne droit à un repos de six semaines à trois mois, avant et après son accouchement, en continuant à recevoir une partie de son salaire.

Dans une causerie où toutes pouvaient demander des explications et présenter leurs arguments, Jeanne leur a démontré les multiples avantages de cette combinaison : pour elles-mêmes, un repos opportun qui les met à l'abri de maladies futures ; pour le poupon, la naissance dans de meilleures conditions, et des soins assidus pendant les premières semaines de leur vie ; pour les autres marmots, la surveillance au sortir de l'école, c'est-à-dire, la suppression du vagabondage au

profit de la conduite et de la santé ; pour toute la maisonnée, le bien-être et l'économie qui résultent de la présence des femmes au logis.

Elles ont compris et se sont fait inscrire en grand nombre.

Afin d'établir les statuts et de régler le fonds social, mon mari a fait appeler le caissier et les chefs de service qui, chez nous, ont une certaine influence, et il a déclaré qu'il offrait vingt mille francs à la *Mutualité*. Mes économies de ménagère m'ont permis d'en ajouter dix mille. Alors, Geneviève, qui était présente, a demandé à son père de lui prêter cent francs qu'elle s'engageait à lui rendre le soir même.

Mon mari a immédiatement fait l'avance qui lui était demandée, puis il a dit :

— Cent francs, c'est déjà bien : les fillettes ne sont généralement pas à la tête de capitaux importants, mais j'ai à te faire une confidence qui modifiera peut-être tes dispositions. Pour ton prochain anniversaire, j'avais l'intention de t'offrir un rang de perles de cinq mille francs environ.

« Or voici deux situations qui se présen-

tent : d'une part, Mlle Geneviève Haudriel avec un joli collier, mais des femmes épuisées de fatigue, mettant au monde des enfants chétifs qui, toute leur vie, porteront le poids des mauvais soins qu'ils auront reçus pendant leurs premières semaines ; d'autre part, la même Geneviève sans collier ou avec son collier de corail, mais des femmes tranquilles et reposées, des poupons frais, robustes, joyeux. Le sacrifice du collier ne serait pas seul à produire ce beau résultat, mais il y entrerait tout au moins pour quelque chose. »

La petite est restée une minute sans comprendre ; puis, soudain, honteuse qu'on ait pu croire à une hésitation de sa part, elle a dit avec empressement :

— Oh ! j'attendrai pour mon rang de perles ou même je m'en passerai tout à fait. Versez les cinq mille francs à la Mutualité, papa.

— Très bien, ma fille, dit le père, comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle. Bauchart, inscrivez Mlle Haudriel pour cinq mille francs, et ajoutez entre parenthèses : prix d'un collier auquel elle renonce.

— Non, protesta Geneviève, il ne faut pas se targuer du bien que l'on peut faire.

— Ma petite fille, riposta mon mari, si je désire que vous soyez renseignés sur la part que le travail de nos ouvrières apporte à la prospérité de notre maison, je tiens également à ce qu'ils connaissent les petits sacrifices que vous vous imposerez pour leur bien-être. Entre braves gens, la reconnaissance n'est pas un fardeau, elle est une satisfaction. »

Nos employés hochaient la tête avec un sourire approbateur, et le vieux Pradier, qui a vu naître mon mari, murmurait :

— Pour sûr que Mamzelle Geneviève n'a eu que de bons exemples ; mais pour sûr aussi qu'elle en a bien profité.

Moi, j'étais ravie de la manière dont s'arrangeaient les choses.

A voir de quels soins, de quels égards on entoure la maternité chez nos ouvrières, mes filles se rendront compte que c'est là une fonction sacrée entre toutes, et elles apprendront à la respecter comme il convient.

V

Coquetterie meurtrière

Il y a déjà trois mois que Thérèse a mis au monde une superbe petite fille. Tout s'est très bien passé : accouchement normal, suites excellentes, rétablissement rapide et complet. La jeune maman est fraîche, bien portante, heureuse à faire envie. Comme elle est excellente nourrice, le bébé pousse à merveille.

Geneviève raffole de ce poupon. Elle l'a toujours dans les bras et le soigne avec beaucoup d'adresse. Je me réjouis de la voir affirmer ainsi son amour pour les enfants, et faire un commencement d'apprentissage pour les fonctions si douces de la maternité.

En même temps que Thérèse, la femme d'un de nos contre-maîtres est accouchée d'un pauvre petit garçon chétif, malingre, et faible au point qu'on a du mal à lui faire

prendre le biberon. La mère est loin d'être rétablie et l'on commence à se demander si elle se rétablira jamais.

Geneviève m'accompagne souvent quand je vais la voir. Elle s'intéresse au bébé ; mais, au lieu de rire et de jaser avec lui comme elle le fait avec sa petite cousine, elle le contemple, douloureusement étonnée. Cette misère de tout petit qu'elle remarque pour la première fois, lui paraît désolante.

— Quelle différence avec notre belle grosse Marthe ! m'a-t-elle dit tantôt. Ce pauvre poupon fait pitié. Il a une plainte continuelle qui dénote la souffrance, et il est si léger qu'on le sent à peine quand on l'a dans les bras. Est-ce qu'il vivra ?

— J'ai peur que non. Si, encore, il était au sein.. .!

— Pourquoi sa mère ne le nourrit-elle pas comme le fait Thérèse ?

— Parce qu'elle n'a pas de lait ; elle est trop malade. Elle va sans doute être obligée de l'envoyer en nourrice et c'est un grand chagrin pour elle. Elle se met dans la tête que s'il part, elle ne le reverra plus.

— Pauvre Lucie ! elle n'a pas de chance !

— Non, certainement, elle n'a pas de chance. Mais peut-être n'a-t-elle pas mérité d'en avoir.

— Qu'a-t-elle donc fait ?

— Ce qu'elle a fait... ? ce que beaucoup font comme elle sans se douter qu'elles se préparent une vie misérable, douloureuse, pleine de chagrins et de remords.

— Quoi donc ? interrogea Geneviève avec un empressement très anxieux.

— Ecoute-moi bien, ma fille, car c'est une grande leçon que je vais te donner là.

« Tu sais bien que l'enfant est le souci le plus cher de notre existence ; que pour lui, les parents travaillent, se privent, sacrifient leurs plaisirs, leurs goûts, leur repos, et que cette immolation perpétuelle, ils l'accomplissent avec bonheur.

« Et bien, pour ce petit être, l'espoir, le tendre orgueil de la famille et de la race, la nature, elle aussi, se montre pleine de prévoyance. Longtemps à l'avance, elle prépare les organes où il doit prendre vie et demeurer jusqu'à son entier développement. Il faut respecter son travail, car elle est pleine de sagesse et ne fait rien qui soit inutile ou vain.

« Or, des femmes — intelligentes et sensées sous d'autres rapports — prennent à tâche de bouleverser, de blesser, de mutiler les différentes pièces de leur appareil vital.

— Comment s'y prennent-elles donc ? fit Geneviève tout étonnée.

— De bien des manières. Le corset notamment est un grand fauteur de désordre. Te souviens-tu comme Lucie était glorieuse de la finesse de sa taille... ?

« Quarante-huit centimètres », répétait-elle à tout venant. Et pour obtenir ce résultat, elle se sanglait au point de ne pouvoir ni respirer, ni bouger. Tes frères l'appelaient Mlle Tringle ; le fait est qu'elle était aussi mince, aussi raide qu'une tringle à rideau.

— C'en était même laid.

— Oui ; rien n'est plus laid qu'une taille pincée. Je suis bien aise de l'entendre dire avec les grandes artistes, avec les médecins, avec toutes les personnes de bon goût et de bon sens.

« Mais la laideur compte pour peu en comparaison des ravages apportés dans l'économie. Les organes principaux refoulés, comprimés, tassés les uns sur les autres ne fonc-

tionnèrent plus correctement et il s'ensuivit des troubles graves : essouflement, palpitations, manque d'appétit, maigreur effrayante teint cireux, nez rouge... Ne voilà-t-il pas un joli résultat ?

— On dit quelquefois qu'il faut souffrir pour être belle ; mais souffrir pour être laide, c'est vraiment un comble.

— Attends ! nous n'en avons pas fini avec Lucie. Elle ne bornait pas sa coquetterie au simple tour de taille, elle avait encore la prétention de modifier sa stature. Nos pieds sont faits pour reposer d'aplomb sur le sol, la plante et le talon forment point d'appui. Or, comme Lucie est petite, elle avait adopté les fameuses chaussures Louis XV qui font marcher les gens sur le bout des orteils à l'instar des digitigrades. L'axe naturel du corps se trouvant déplacé, il en est résulté des perturbations sérieuses dans tout l'organisme, de telle sorte que l'appareil si délicat de la maternité n'a pu se développer normalement. Le jour où, pour son malheur, un pauvre petit être s'est avisé d'y prendre vie, il a poussé comme il a pu, c'est-à-dire mal, et c'est aujourd'hui le chétif avorton qui te fait.

tant de pitié. Dis-moi si une femme n'est pas très coupable de sacrifier à sa coquetterie, de futures existences humaines.

— Certes !

— D'ailleurs le châtiment est sévère : souffrances atroces, santé compromise si non irrémédiablement perdue, regret de n'avoir pas un enfant comme les autres, remords de songer qu'elle est seule cause de cette misère qui frappe un innocent... Si l'on infligeait à une criminelle de droit commun un supplice pareil, les gens crieraient à la barbarie, et ils auraient raison. Faut-il que des femmes s'y condamnent elles-mêmes pour gagner quelques centimètres en hauteur et en perdre quelques autres en largeur!

— C'est vrai, tout celà... Comme tu expliques bien les choses, maman ; on les comprend tout de suite, on les *voit*.

— Et sais-tu quelles sont, à mon avis, les grandes coupables ? Ce sont les femmes qui n'instruisent pas sérieusement leurs filles des devoirs, des obligations, des responsabilités que leur impose leur futur rôle de mère, qui ne se servent pas de leur autorité maternelle et de l'expérience

acquise pour les astreindre à un genre de vie normal. J'accentue le mot *normal*, car, en effet, il n'y a rien d'héroïque dans ce plan de sagesse. C'est tout simplement l'application journalière des règles de l'hygiène et du bon sens.

« Quant à moi, la brassière un peu surannée, seule permise par grand'maman, m'a heureusement mise à l'abri de ces inconvénients. Pour toi, ma petite Geneviève, je réponds que les corsets que tu porteras tant que tu seras sous ma tutelle ne nuiront en rien à ton développement physique. »

VI

L'Accouchement

La pauvre Lucie ne va pas mieux, loin de là. Mon beau-frère, qui l'a vue plusieurs fois, a, l'autre jour, amené un de ses collègues très expert en gynécologie. L'état de la malade leur a paru fort grave, et il est à craindre qu'on ne soit forcé d'en venir à une opération.

On s'occupe beaucoup de Lucie à la maison, et les oreilles attentives de Geneviève recueillent pas mal d'échos pathologiques.

— Maman, m'a-t-elle demandé tantôt à brûle-pourpoint, qu'est-ce donc que les fers ?

Tout d'abord, je n'ai pas compris.

— Les fers... ? de quels fers veux-tu parler ?

— C'est la mère de Lucie qui disait tantôt à la jardinière que ce sont les fers qui ont

estropié sa fille, et blessé le pauvre poupon au moment de sa naissance.

Si grand que soit parfois l'étonnement que me causent les questions des petits, j'ai pour principe de ne le laisser jamais paraître.

— Non, ai-je répondu tranquillement, ce ne sont pas les fers qui ont estropié Lucie ; d'ailleurs, on ne pouvait éviter de s'en servir. Mais, avant de te donner l'explication que tu me demandes, dis-moi comment tu t'imagines que les enfants viennent au monde.

Geneviève a eu l'air étonné que je lui pose une question si simple.

— Mais, maman, je crois que le chirurgien ou la sage-femme ouvrent le ventre de la mère pour en tirer le petit enfant et qu'ensuite, on y fait une couture comme lorsque Marie Auboin a eu son appendicite.

A l'âge de Geneviève, je ne m'étais fait aucune opinion à ce sujet. Dans mon vieux couvent de province, on n'avait guère occasion d'entendre parler de médecine. Mais Geneviève vit dans un milieu et à une époque où la chirurgie règne en maîtresse, il est tout naturel qu'elle ait pensé à l'intervention du bistouri.

— Non, ma fille, ce n'est pas ainsi que cela se passe. La naissance est une chose naturelle qui doit, ou plutôt devrait se passer de toute aide chirurgicale. Tu vas le comprendre après mon explication.

« Rappelle-toi ce que nous avons dit des ovules qui, périodiquement, se détachent de l'ovaire, traversent l'utérus, puis disparaissent. Eh bien ! il n'y a pas de raison pour que le petit enfant, qui est une ovule transformée, ne suive pas le même chemin. »

Geneviève avait l'air désappointé, choqué même. Evidemment, l'opération sanglante lui plaisait mieux, en dépit de son apparente cruauté.

Puis elle me dit :

— Mais, maman, c'est qu'il y a loin de l'ovule au bébé qui vient au monde. J'ai vu Marthe deux jours après sa naissance, elle n'avait pas eu le temps de grossir beaucoup, et dame...

— Ma petite fille, je t'ai dit que nos tissus sont éminemment dilatables, au point que l'utérus qui est de dimension d'un œuf, arrive à contenir un enfant de sept, huit livres et parfois davantage. Seulement, alors que

le développement complet de l'utérus met des mois à s'accomplir, la dilatation du passage doit se faire rapidement. De là, les grandes douleurs de l'enfantement, douleurs, qui n'ont rien d'analogue et que pourtant on oublie très vite dans la joie de posséder les trésors bien-aimés que vous êtes.

Geneviève m'a embrassée avec effusion.

— Pauvre maman ! par sept fois tu as souffert ainsi pour nous mettre au monde ! Et nous ne sommes pas toujours sages ! et nous te causons du souci ! du chagrin !

— Non, ma chérie, pas de chagrin ; vous êtes tous de bons enfants qui ne péchez que par étourderie, et vos défauts passeront quand la raison viendra. Quant au souci, ma pauvre petite, c'est le lot des mères, tu ne le verras que trop par toi-même.

Geneviève resta un moment silencieuse, puis elle me fit cette remarque :

— Ecoute, maman, tu dis que la nature fait bien tout ce qu'elle fait et je ne demande pas mieux que de le croire ; mais ne pourrait-elle épargner un peu de souffrance aux mères en ménageant un chemin plus facile aux petits qui viennent au monde ?

— Non, ma fille : nos organes constituent des rouages très délicats qui doivent être sérieusement protégés ; c'est pour cela que la nature les enferme avec tant de soin. Je te le répète, elle ne se trompe jamais ; si nous étions fidèles à ses indications, il ne nous arriverait point de mal.

« Pour en revenir à Lucie, ce qui l'a estropiée, ce n'est pas le forceps, les « fers », comme on dit vulgairement, mais la mauvaise hygiène qui, en déformant, en atrophiant chez elle l'appareil de la maternité, a rendu nécessaire l'intervention chirurgicale. »

Cette dernière réflexion ramena Geneviève à l'objet de sa demande.

— Ah ! oui... les fers, qu'est-ce que c'est donc au juste ?

— *Forceps* est un mot latin qui veut dire tenailles. C'est un instrument qui se compose de deux branches terminées par des sortes de cuillerons. On s'en sert pour aller chercher l'enfant qui, pour une cause ou pour une autre — et la cause est toujours mauvaise — ne peut franchir le passage qui doit l'amener au jour.

— Mais c'est horrible, fit Geneviève épouvantée. Tenailles !... on doit souffrir atrocement.

— C'est probable, ma chérie, mais je n'en ai pas fait l'expérience. Dieu merci ! vous êtes venus au monde, tous les sept, bravement, sans aucune aide. Il est vrai que je n'avais pas quarante-huit centimètres de tour de taille, moi.

VII

La Génération

Nous avançons dans le chemin de la science, et je m'étonne de voir avec quelle facilité les explications qui me semblaient on ne peut plus épineuses sont acceptées par Geneviève avec un calme parfait. C'est extraordinaire à quel point un enseignement posé sur des bases scientifiques et morales, donné en temps opportun, et judicieusement ménagé, peut ouvrir l'esprit des jeunes filles sans le troubler.

Geneviève a seize ans et demi ; elle est pleine de confiance en moi et me fait part de toutes ses réflexions, de toutes ses découvertes. J'explique, au fur et à mesure, me tenant toujours sur une réserve prudente, mais n'altérant jamais la vérité.

Nous voici arrivés à un point extrêmement délicat. Geneviève s'informe de la partici-

pation apportée par le père à l'œuvre de la génération.

Le rôle de la mère, elle le connaît et le comprend, mais celui du père, elle ne peut arriver à le définir.

Sans doute, il travaille pour ses enfants, il dirige leur éducation, s'occupe de leur avenir ; il est, en un mot, leur guide et leur chef. Mais ce n'est pas tout. Car, dans ces conditions, l'enfant tiendrait de la mère beaucoup plus que du père ; il tiendrait même presque exclusivement de la mère, et Geneviève sait bien qu'il appartient également aux deux.

Et puis, souvent l'enfant ressemble à son père de figure, de taille, de santé, d'intelligence. Tout cela constitue l'hérédité, mais comment l'hérédité se produit-elle ?

Voilà ce que, sous une forme moins précise et moins nette, mais parfaitement compréhensible, Geneviève m'a dit hier, au courant d'une conversation que nous avions ensemble.

J'ai répondu :

— C'est là une question très grave, ma fille. Il importe de la connaître, mais surtout de la *bien* connaître, pour ne pas se trouver

influencé par les interprétations inexactes, maladroites et même dangereuses que l'on fait souvent. Afin que tu me comprennes mieux, je vais partir du point que tu connais, pour arriver au point que tu ignores.

« La nature veut impérieusement la continuation des espèces créées, et elle organise tous les êtres de façon à atteindre son but.

« Commençons par le règne végétal. Les parties essentielles de la fleur sont, tu le sais, le calice, la corolle, les étamines et le pistil. L'étamine se compose d'une tigelle nommée filet, et d'une sorte de massue nommée anthère : c'est l'organe mâle de la fleur. Le pistil est formé d'un ovaire contenant des ovules en nombre plus ou moins grand, d'une colonne appelée style, et d'un renflement appelé stigmate : c'est l'élément femelle. A l'extrémité du pédoncule, se trouve une partie renflée : le réceptacle, où se passe le phénomène de la génération.

« Quand la fleur est bien épanouie, les anthères, qui jusqu'alors étaient closes, s'ouvrent pour laisser échapper le pollen qu'elles renferment. Une certaine quantité de ce pollen vient se poser sur les stigmates qui le

retiennent grâce à l'enduit visqueux dont ils sont recouverts. Le pollen glisse ensuite à l'intérieur du style jusqu'aux ovules qu'il féconde.

« Alors, l'œuvre de la reproduction étant accomplie, la fleur se fane, la corolle tombe pétale par pétale, le calice et les étamines s'atrophient et disparaissent : seul le pistil demeure. Mais il s'accroît et se transforme, devient un épi, une capsule, une gousse, un fruit. A leur tour ces différentes enveloppes se dessèchent, livrant passage à la graine d'où sortira l'être nouveau qui doit remplacer ses générateurs.

« Si les étamines et le pistil sont sur une même fleur, l'opération se fait sans difficulté. Mais il y a des espèces dites monoïques dont les fleurs séparées possèdent l'une le pistil, l'autre les étamines : il faut, dans ce cas, que le zéphyr se charge de transporter la poussière fécondante. Pour les plantes dioïques, les fleurs à pistil et les fleurs à étamines sont sur des pieds différents, et parfois très éloignés les uns des autres ; le voyage est alors plus hasardeux et plus long. Qu'à cela ne tienne ! La brise d'abord, puis à son défaut,

les mouches, les papillons, les abeilles, voire même les petits oiseaux serviront d'intermédiaires. Je te l'ai dit, et je te le répète parce que cela est fondamental dans l'explication que je te donne, la nature veut à tout prix la continuation des races, et elle emploie, pour venir à ses fins, tous les moyens dont elle dispose.

« Passons maintenant aux habitants de l'eau. Tu as bien remarqué, dans les poissons que tu manges, que les uns sont pourvus d'un rocher d'œufs, de *rogue*, comme disent les gens de la côte, et les autres de laite ou laitance. La laitance est la matière fécondante des poissons comme le pollen celle des fleurs. Les femelles pondent une énorme quantité d'œufs qu'elles abandonnent au courant de l'eau. Des mâles passent ensuite et déposent sur ces œufs, la laitance indispensable à la production d'êtres nouveaux.

« Chez les volatiles, l'œuf est bien fécondé avant la ponte, mais pour que l'embryon prenne vie et se développe, il lui faut une chaleur égale et toujours supérieure à la température ambiante. C'est pour cela que

les oiseaux construisent des nids bien abrités, bien douillets, où la femelle demeure pendant de longs jours sans s'impatienter, toute à l'espoir des oisillons près d'éclore.

« Pour les mammifères, non seulement l'ovule est fécondé dans le corps de la mère, mais le petit y demeure jusqu'à sa formation complète. Et quand il est né elle le nourrit de son lait jusqu'à ce qu'il soit apte à chercher sa nourriture lui-même. C'est cette prolongation de maternité qui fait qu'elle l'aime si fort, si tendrement et si longtemps. Les poissons, eux, dont la paternité est toute fortuite, ne se soucient point de leur progéniture.

« Quant aux mères de l'espèce humaine qui donnent à leurs enfants la vie intellectuelle et morale en même temps que la vie physique, elles les aiment toujours et tellement... qu'on ne saurait l'exprimer.!

— Ma maman chérie... ! fit Geneviève avec une émotion pleine de tendresse, on a bien tort de ne pas dire tout cela aux enfants qui sont en âge de comprendre ; ils seraient plus affectueux et plus reconnaissants. Mais ils ne savent pas..., ils s'imaginent que les

parents sont là par hasard, et uniquement pour commander, gronder ou punir...

— Ou bien pour gâter, ce qui est encore pis... C'est vrai que les enfants sont ingrats sans en avoir conscience.

Geneviève resta un moment songeuse, mal satisfaite, me semblait-il, des explications que je lui avais données. A la fin, elle reprit :

— Maman, tout ce que tu viens de me dire est très intéressant, mais tu n'as pas répondu complètement à ma question. Quel est le rôle du père dans tout cela !

— Si tu m'as bien comprise, ma petite fille, la déduction est aisée. Résumons-nous :

« L'ovule, végétal ou animal, contient le nouvel être en embryon, mais il lui faut pour s'animer, le germe, l'étincelle de vie que possède seul l'organe mâle. L'ovule non fécondé demeurera toujours inerte.

« Si l'on coupait les anthères qui renferment le pollen, la fleur se fanerait toute entière sans produire ni graine ni fruit.

« Que le poisson mâle ne passe point à proximité des œufs pondus par les femelles, et la grappe se dessèchera ne donnant naissance à aucun alevin.

« Dans ta volière, tu as bien soin de mettre des mâles et des femelles, sans quoi chardonnerets et bouvreuils n'auraient point de petits. Les poules se passent bien de coqs pour pondre les œufs, mais elles ne peuvent s'en passer pour avoir des poussins.

« La mère Auvray conduit sa chèvre au bouc pour avoir des chevreaux, les paysannes amènent leurs vaches au taureau de notre ferme pour avoir des veaux et des génisses. Dans les prairies de ton cousin Bernard, il faut des étalons pour que les juments aient des poulains.

« Tu ne vois pas de famille sans qu'il y ait un papa, à moins que le papa ne soit mort.

— Oui, dit Geneviève avec une résolution têtue où se devinait un peu d'impatience, l'ovule ne peut produire un nouvel être sans être fécondé ; mais, dans l'espèce humaine, comment la fécondation s'opère-t-elle ?

Je fis une pause, gênée par le clair regard de ma fille — regard d'enfant innocente que mon devoir était d'instruire, c'est-à-dire, dans l'espèce, de troubler.

— Voyons, dis-je enfin, procédons par analogie ; l'action du pollen...

— Oui.

— La laitance des poissons...

— Oui.

— Pour ce qui est des oiseaux, toi qui t'occupes si volontiers de la basse-cour, tu n'a pas été sans remarquer les coqs et les poules... »

Les coqs et les poules... Ces mots rappelant à Geneviève un spectacle familier, l'éclairèrent soudain.

— Ah oui... ! fit-elle. Et bien, je m'en doutais que c'était pour cela. Autrefois, je croyais que c'était par méchanceté .

— Donc, ma petite fille, pour tous les êtres organisés, depuis la plante jusqu'à l'homme, les choses se passent de même.

Geneviève était sur le chemin de la science. Grâce aux connaissances anciennes et à l'observation journalière, son instruction devait se compléter d'elle-même.

Et puis elle a des frères plus jeunes qu'elle; elle s'est toujours intéressée aux manœuvres de la toilette et de l'emmaillotement. Jamais je n'ai fait mystère à mes enfants de la différence des sexes ; à aucune époque de leur vie, ils n'ont ignoré que les garçons et

les filles ne se ressemblent pas. Ils n'y entendent aucune malice. « C'est comme cela, c'est comme cela, voilà tout. » Ma tâche auprès de Geneviève s'en trouvait quelque peu simplifiée.

Embarrassée par la suite des explications et les commentaires probables qui en découleraient, je prétextai un ordre à donner, et je laissai la petite à ses réflexions.

Quand je revins près d'elle, je lui trouvai la mine allongée, déconfite.

— Eh bien, Geneviève ?...

— Et bien, maman, tu me vois très désappointée. Je m'attendais à quelque chose de plus..., de moins... Ce n'est pas très noble, tu sais.

— Ce sentiment ne m'étonne pas de toi : il est commun à beaucoup de femmes, et il fait honneur à celles qui l'éprouvent. Elles ont un tel besoin de pureté qu'en maintes circonstances elles regrettent de n'être pas de simples esprits. Que veux-tu ? il faut prendre les choses telles qu'elles sont. On ne peut donner naissance à des corps sans que le corps y participe.

« Mais la nature est une grande enjôleuse,

Comme elle veut à tout prix la perpétuité des races, que, pour elle, la génération est l'acte essentiel, elle l'entoure d'un prestige qui voile tout ce que cet acte peut comporter de vulgaire. C'est pour cela qu'elle fait les fleurs si belles et le chant des oiseaux si doux. C'est pour cela qu'à certaines époques choisies par elle, les animaux sont mieux parés, plus alertes, plus joyeux. Ils subissent, sans la comprendre la loi doucement impérieuse qui régit tous les êtres. Au genre humain qui raisonne, elle a donné l'amour.

« L'amour, ma petite Geneviève, c'est tout ce qu'il y a de plus magnifique, de plus touchant, de plus sacré. C'est l'attrait mutuel de l'homme et de la femme, le besoin qu'ils ont de vivre l'un près de l'autre, l'un pour l'autre, toujours et malgré tout : lui, pour la protéger contre les hasards malheureux de la vie ; elle, pour l'encourager dans la lutte et le consoler dans la défaite. C'est, suivant l'*Ecriture* « être deux dans une même chair ».

— Comme papa et toi ; comme Bernard et Thérèse, dit la petite avec une émotion qui la rendait charmante.

— Oui, répondis-je touchée de la voir comparer notre amour déjà ancien mais toujours vivace, au jeune amour de ses cousins. Et bien, tout cela se trouve condensé, confondu dans le désir d'avoir des enfants.

« Avoir des enfants ! donner de la vie ! mais c'est l'œuvre capitale de l'existence, celle qui nous rapproche le plus du Créateur. Et c'est peut-être pour que nous n'en prenions point trop d'orgueil qu'il s'y mêle quelque vilenie. Sache pourtant que l'accomplissement de cette tâche, voulue par Dieu, s'accompagne d'une exaltation de l'être tout entier, devant quoi le reste s'efface et disparaît.

« Nos pères, dont l'esprit était judicieux et simple, dénommaient *sacrés* les organes de la génération ; à notre temps d'hypocrisie et de fausse pudeur, nous les qualifiont de *honteux*, Honteux ! les organes où s'élabore la jeune vie qui renferme tout un mystère, de talent, de science, de vertu, de gloire! Honteux ! les organes qui créent ce petit enfant, lequel sera peut-être un grand artiste, un grand savant, peut-être un héros, peut-être un saint ! Ce sont nos aïeux qui, avec leur bon sens robuste et loyal, avaient raison. »

VIII

L'Hérédité

Afin que l'esprit de Geneviève ne restât pas fixé sur le point très délicat que nous venions de traiter, je pris la question sous un autre aspect, et j'ajoutai :

— Tu as dit toi-même que l'enfant hérite du caractère, de l'intelligence, de la santé de ses parents, et tu as dit vrai. Mais conçois-tu, dès lors, l'écrasante responsabilité que l'on assume en mettant des enfants au monde ? Conçois-tu à quel point en est coupable en gaspillant sa jeunesse et ses forces, en n'évitant pas tout ce qui est capable d'altérer la cellule dont sera formé l'être nouveau ?

« Pour les femmes, c'est l'abus des plaisirs mondains, les nuits passées au bal, en fêtes, en réunions de toutes sortes dans les salles où l'on manque d'air, et où l'on s'in-

toxique mutuellement. C'est l'existence à la vapeur, en bousculade, en tempête, existence infiniment plus fatiguante que le travail et d'une fatigue plus malsaine. C'est l'alimentation basée sur le caprice et la mode plus que sur le bon sens : mêts compliqués, pimentés, faisandés, *five o'clock* où l'on grignotte des sandwichs bizarres, arrosés de vins émoustillants. C'est la coquetterie surtout : le décolletage, cause de refroidissements parfois mortels, le corset férocement sanglé qui déforme et atrophie les organes essentiels. Tout cela tue plus de femmes que la guerre ne tue de soldats ; et c'est l'une des causes les plus certaines de la dégénérescence des races.

« Pour l'homme, ce sont les excès de table, c'est l'intempérance. Et je n'entends pas seulement parler de la brute — du malheureux quelquefois — qui s'enivre grossièrement, mais encore du beau monsieur qui fait une consommation habituelle de grands crûs, d'alcools supérieurs, de liqueurs de marque. C'est encore et surtout la débauche avec toute la séquelle de maladies et de fléaux qu'elle traîne à sa suite.

« La satisfaction, d'ailleurs très basse, que l'on tire de ce genre de vie, ce sont les enfants qui la payent de leur intelligence, de leur santé, de leur bonheur.

« A ceux qui se prétendent maîtres de disposer de leur personne et de leur existence comme bon leur semble, on peut répondre : « Vous avez peut-être le droit de disposer « de votre vie, mais non de celle d'autrui. « Si vous estimez si haut les plaisirs de la « chair, réglez vous-même l'addition, ne la « faites pas régler par des innocents. Re- « noncez à vous créer une famille, à jeter « sur la terre des enfants qui n'y viendront « que pour souffrir. »

— C'est terrible, cela, fit Geneviève toute secouée.

— Dans ces conditions, comment ne prend-on pas garde au choix que l'on fait de celui ou de celle dont on désire partager la vie ?

« Trop souvent, quand il s'agit de mariage, on s'occupe de la fortune, de la position, des intérêts matériels beaucoup plus que des qualités physiques et morales, qui permettent d'avoir des enfants sains, robustes, intelligents.

« Pourtant, le jardinier qui veut améliorer ses plantes, réserve la graine des plus jolies fleurs. Toi-même, tu as évincé de ta volière un chardonneret méchant et laid : « Je ne veux pas que les petits lui ressemblent », as-tu dit avec raison.

« Afin d'avoir une belle race de chevaux, on recherche les étalons connus pour leur qualités de forme, de vitesse, d'endurance. On y attache une telle importance que l'on a établi un *herd-book*, livre de généalogie qui sert de référence aux éleveurs.

« Et le soin que l'on prend pour les plantes et pour les animaux, on le refuserait à l'espèce humaine !

— La vie est compliquée, fit Geneviève un peu lasse d'avoir tant écouté ! et des choses si graves !

— C'est nous qui la compliquons à plaisir par notre orgueil, notre besoin de jouir, notre mollesse en face du devoir et dans beaucoup de cas — il faut bien en convenir — par notre ignorance et notre absurdité. Dès que nous voulons écouter le bon sens et la raison, la vie devient simple, facile et bonne.

IX

La Recherche de la Paternité

Geneviève prend de l'assurance, une assurance pleine de tact et de discrétion qui lui va fort bien.

Elle est secrétaire de notre Mutualité et se montre très active. C'est à elle que nos ouvrières s'adressent pour se faire inscrire, payer leurs cotisations, ou encore annoncer qu'elles vont avoir un nouvel enfant et régler l'allocation à laquelle elles ont droit.

Geneviève s'informe gentiment :

— C'est pour quand, ce bébé-là ?

Puis elle donne des conseils :

— Il ne faut pas vous fatiguer. N'hésitez pas à rester chez vous dès que le travail de la fabrique vous semblera trop pénible. Votre fille aînée a douze ans, elle peut déjà vous seconder en bien des choses.

Ensuite, elle s'inquiète des besoins de chacune :

— Votre berceau est-il en bon état ? et votre layette au complet ? Vous savez que mes petites sœurs se chargent des bas et des chaussons, maman, de la robe de baptême, moi, de la couverture au crochet.

Les femmes s'en vont, enchantées de la perspective des cadeaux, et plus encore de la bonne grâce de « leur demoiselle » comme elles disent. Moi, je me félicite de ces relations immédiates et suivies entre nos ouvrières et Geneviève. C'est pour elle une excellente leçon. Ses idées s'élargissent et s'élèvent ; elle devient plus patiente, plus juste, plus facile à contenter. Cette pratique journalière d'un devoir social vaut mieux pour son intelligence et pour son cœur que les leçons les plus savantes.

Plusieurs fois par semaine, elle visite nos mutualistes chez elles. Elle connaît tous les nourrissons du bourg et s'occupe d'eux avec une sollicitude charmante. Les mères lui témoignent une véritable considération, et la consultent dans les circonstances embarrassantes. Elle répond avec modestie et, en

cas d'ignorance, n'hésite point à dire : « Je ne sais pas, je demanderai à maman. »

Jamais elle ne fait parade de ses connaissances, ni des fonctions qu'elle remplit ; mais quand elle doit parler, c'est avec une simplicité exempte de pruderie, comme une personne à qui ces questions sont familières et qui n'éprouve aucune confusion à les traiter.

L'autre jour, elle était chez la Souchonne qui vient d'avoir un neuvième enfant, et elle procédait à la toilette du nouveau-né, avec une adresse que lui envieraient bien des femmes mûres. Là, se trouvaient, en même temps que nous, Marcelle Régnier, la fille du percepteur, une enfant d'une quinzaine d'années, point méchante, mais bizarrement élevée, moitié hardie et moitié niaise.

Autrefois, sa mère la tenait dans l'ignorance la plus farouche, proclamant à tout venant que l'ingénuité est la plus belle parure des jeunes filles. Mais, depuis que Geneviève s'occupe des nourrissons, elle a changé d'avis et nous la rencontrons souvent dans nos visites.

Donc, Geneviève tenait sur ses genoux le

petit gars solide et râblé qui gigotait en poussant de bons cris. Marcelle, qui est fille unique, et n'avait, sans doute, aucun soupçon des signes extérieurs de la virilité, ouvrait des yeux étonnés devant cette anatomie qu'elle ignorait. Alors, la Souchonne, avec la rondeur des gens du peuple que la pruderie n'embarrassera jamais, lui dit :

— Eh oui ! Mamzelle Régnier, v'là comme c'est bâti un garçon... !

Geneviève est partie d'un grand éclat de rire — de ce rire franc, clair, spontané qui indique la pureté de l'esprit et du cœur.

Le fait est que mieux on connaît les choses de la nature, moins on en est troublé. La Souchonne a fort bien exprimé cette idée dans le langage des simples qui est le sien.

— Voyons ! cela ne vaut-il pas mieux d'être comme v'là notre demoiselle qui sait de quoi qu'il retourne... ? Cela lui donne-t-il plus de vice... ?

Non cela ne lui donne pas plus de vice et c'est, pour elle, la source de leçons très profitables.

Il y a quelques jours, une ouvrière de la fabrique vint toute honteuse demander si les

filles-mères peuvent faire partie de la Mutualité.

Geneviève, un peu interloquée répondit :

— Mais... je ne sais pas... ; je crois que oui.

Par bonheur, j'étais là, elle se tourna vers moi avec déférence pour avoir mon avis.

— ... Maman...

Je dis avec empressement.

— Certainement Juliette. Mais pourquoi, ou plutôt pour qui demandez-vous ce renseignement.

— C'est..., c'est pour moi, madame, parce que, dans trois mois... Alors, je serais bien embarrassée si l'on ne me venait pas en aide.. Je vis avec ma grand' mère qui est très pauvre et trop vieille pour travailler.

— Qui est le père de cet enfant... ? est-ce un de nos ouvriers ?

Pour toute réponse, Juliette fondit en larmes.

— Voyons, ma bonne fille, je ne dis pas cela pour vous faire de la peine, mais pour voir s'il y a moyen d'intervenir afin que le garçon vous épouse ou tout au moins reconnaisse l'enfant.

— Hélas ! non, madame, c'est une *horsain* venu l'été dernier à la Quenouillère pour la moisson.

— Ah...! comme vous le dites, Juliette, il n'y a rien à faire. Allons, reprenez courage ; vous êtes une brave ouvrière, très laborieuse, et qui, jusqu'alors, vous étiez bien conduite, on ne vous abandonnera pas. Certes, vous auriez mieux fait de vous tenir tranquille que de mettre au monde un pauvre petit dont la vie sera dure, et que vous aurez grand'peine à élever ; mais puisqu'il est là, on ne le laissera pas mourir de faim.

Après le départ de Juliette, ma fille qui, pendant la visite était restée silencieuse, comprenant qu'il était question de choses dont elle ne devait point se mêler officiellement, me dit, l'air préoccupé :

— Je savais bien que certaines femmes ont des enfants sans être mariées, mais jamais encore je n'avais bien réfléchi là-dessus. Je comprends que l'on aime les poupons à la folie et qu'on fasse tout au monde pour en avoir, mais encore faut-il se demander si l'on aura le moyen de les nourrir.

— Il y a des gens qui ne songent qu'à la

minute présente et à leur satisfaction personnelle. Un garçon rencontre une fille qui lui plaît et à qui il ne déplaît pas, les voilà qui se mettent en ménage sans s'inquiéter de l'avenir. La pauvre créature espère qu'il l'épousera par la suite, et Dieu merci ! cela arrive quelquefois. Lui, montre moins d'empressement ; il sait bien que le mariage lui créera des devoirs, l'attachera par des liens dont il ne pourra se défaire, et il tient à son indépendance. « Cela durera ce que cela du-« rera, pense-t-il ; quand j'en aurai assez... » Et, en effet, quand il en a assez, il abandonne la pauvre fille et le petit être né de leurs relations.

— Mais c'est lâche, cela ! fit Geneviève indignée.

— C'est en effet très lâche. Tous les gens qui ont du cœur et de la conscience l'ont dit avant toi.

— Ne pourrait-on, au moins, obliger les pères à élever leurs enfants ?

— C'est une grosse question que tu agites là. On s'en occupe depuis bien longtemps sans arriver à la résoudre.

— Est-ce que ce n'est pas cela qui s'ap-

pelle la « recherche de la paternité »? demanda Geneviève avec un peu d'hésitation.

— Où as-tu entendu parler de la « recherche de la paternité » ? fis-je au comble de l'étonnement.

— Ici même, le jour du déjeuner officiel. Mon oncle Paul, le président du tribunal, le colonel Berthoud, trois ou quatre députés et sénateurs parlaient de cela pendant que je servais le café sur la terrasse. Je ne me rendais pas trop compte de quoi il s'agissait, et tout à coup, je viens de comprendre.

Nouvelle preuve qu'avec l'existence actuelle, il est impossible de maintenir les jeunes filles dans l'ignorance absolue, et qu'il est bon de les instruire, au lieu de les laisser interpréter les choses d'une manière inexacte et parfois très vilaine.

— En effet, la recherche de la paternité est, à proprement parler, une *enquête* pour découvrir le père qui se dérobe et le contraindre à fournir les subsides nécessaires à la nourriture et à l'éducation du petit abandonné.

— N'est-ce pas tout à fait juste ? s'exclama Geneviève avec fermeté.

— La vérité sort de la bouche des enfants. En effet, c'est l'équité même, seulement, cette loi offre assez de difficultés dans l'application pour que l'on hésite à la promulguer.

— C'est ce que disait le président l'autre jour ; mais le colonel et mon oncle Paul ne semblaient pas de son avis.

— En attendant que la justice soit établie sur ce point, nous pouvons toujours aider les pauvres filles que nous connaissons à élever leur enfant.

— Certes oui, fit Geneviève très emballée, et je me chargerai bien toute seule de l'enfant de Juliette ; cela ne doit pas coûter si cher d'entretien un tout petit comme cela. Si tu veux, maman, je serai sa marraine.

— Non, ma fille, non. Cela serait de notre part une sorte d'approbation à un acte, malgré tout répréhensible. Juliette est certainement moins coupable que le moissonneur, et elle répare sa faute en manifestant le désir d'élever son enfant, mais elle n'en a pas moins commis une faute.

« Car il ne s'agit pas de donner le jour à des êtres nouveaux sans s'inquiéter de ce qu'ils pourront devenir. On doit, autant que

possible, leur assurer une vie normale, saine, utile à leurs semblables et à eux-mêmes. Or, la société est organisée de telle façon que pour obtenir ce résultat, l'union légitime de l'homme et de la femme est indispensable. C'est pourquoi toutes les religions s'accordent à permettre l'œuvre de chair « en mariage seulement ».

« Que tu t'occupes du poupon, rien de mieux : lui, du moins, est innocent. Mais il faut nous en tenir là. Les filles-mères ont droit à la sollicitude des braves gens, mais non point aux honneurs. »

X

L'Avortement

Voici qu'une grave histoire révolutionne le monde de la fabrique. On vient d'arrêter à la ville voisine une sage-femme accusée de nombreux avortements. Deux habitantes du bourg : une blanchisseuse, pauvre fille abandonnée, et l'épicière sont impliquées dans les poursuites.

Et les langues marchent, Dieu sait !

Si réservé que l'on se montre vis-à-vis de Geneviève, elle a eu connaissance de l'arrestation. Gros émoi. D'après les propos entendus, elle a compris ce qu'est l'avortement, mais le mobile lui échappe.

— Quelle folie ! me dit-elle, de s'opposer à la naissance d'un enfant qu'on a désiré !

Prise au dépourvu, je n'avais pas préparé mon explication comme je le fais d'ordinaire. Je me fiai au hasard pour mener la

conversation..., au hasard et à un certain tour d'esprit que m'a donné l'habitude de traiter avec ma fille cette sorte de sujets.

— C'est un crime de lâcheté, ai-je répondu. On recule devant l'accomplissement d'une tâche dont on n'avait point mesuré la portée. Peut-être aussi avait-on espéré n'être pas seule à l'accomplir.

— Oui, maman, passe pour les délaissées comme la pauvre petite blanchisseuse du bourg ; mais l'épicière a un mari ; elle et lui gagnent bien leur vie. Si elle ne voulait pas d'enfants, elle n'avait qu'à ne pas se mettre en état d'en avoir... Il y a certainement là des choses que je ne saisis pas bien.

— Des choses abominables, ma petite fille et qu'il m'en coûte beaucoup de t'apprendre. Néanmoins j'aime mieux te dire tout que de te laisser dans une demi-ignorance.

« Ecoute-moi donc. Suivant notre habitude, nous partirons du connu pour aller vers l'inconnu.

« Quand tu as faim et que tu manges, tu éprouves un soulagement, un certain bien-être, n'est-ce pas ? Il en va de même quand tu as soif et que tu bois, quand tu es fatiguée

et que tu te reposes, quand tu as sommeil et que tu t'endors. Chaque fois que nous obéissons aux avertissements de notre nature, nous en sommes récompensés par une satisfaction que nous ne définissons pas toujours très bien, mais qui nous enveloppe, nous domine, et que nous recherchons, sans trop nous en douter parfois.

« Or, si l'apaisement des besoins vulgaires et purement matériels tels que la faim, la soif, le sommeil, la fatigue est pour nous une cause de jouissance, que sera-ce quand il s'agit de l'acte auguste qui assure la continuation de la famille, de la race, de l'humanité ? acte auquel l'être participe tout entier, mais où le rôle de l'âme doit être prépondérant. Le Créateur a voulu que notre obéissance à cette loi, qu'il nous a dictée, fût la source d'une béatitude profonde.

« Mais, de ce qu'il est nécessaire pour l'entretien et la réparation de l'organisme, de boire, manger, de se reposer, de dormir, il ne s'ensuit pas qu'il faille être intempérant, gourmand, paresseux. Les gens qui prennent un plaisir immodéré à satisfaire leurs appétits sont des sensuels, et la sensualité

n'est pas l'indice d'une âme très noble.

« Et bien pires sont ceux qui, dans l'amour, recherchent le plaisir et repoussent le devoir, méprisant ainsi le vœu de la nature qui, elle, ne considère que la perpétuation des races existantes.

« Ceux-là sont de grands coupables qui deviennent aisément des criminels. L'enfant qui les gêne, ils l'abandonnent ou le suppriment : c'est bien simple.

« Nous avons déjà vu, à propos de Juliette, quel mal peut causer la transgression de cette loi fondamentale ; l'affaire qui nous occupe en ce moment, amène des désastres d'un ordre différent, mais plus graves encore peut-être. »

Geneviève est trop jeune pour goûter cette morale abstraite ; elle m'interrompit pour me demander :

— Mais comment peut-on donner la mort à un enfant qui n'est pas au monde ?

— De bien des manières. D'abord, en avalant des drogues qui l'empoisonnent.

— Et la mère ne s'empoisonne pas,elle ?

— Moins facilement. Il faut une dose plus forte pour une personne adulte que pour un

petit être dont la vie s'ébauche à peine. Mais si elle ne meurt pas immédiatement, sa santé reste ébranlée, quelquefois perdue.

— Tant pis pour elle.

— Il n'y a pas que les breuvages, il y a des instruments, des « fers » plus cruels que le forceps qui aide aux naissances difficiles. Ceux-là vont chercher le petit enfant jusque dans l'abri où il repose et ils le tuent.

— Mais c'est épouvantable ! fit Geneviève horrifiée.

— C'est épouvantable, en effet. La maternité, qui évoque les idées les plus nobles, les plus touchantes, les plus sacrées, peut aussi être l'occasion des actes les plus vils et les plus abominables.

« Cette pauvre fille qui a motivé l'arrestation de la sage-femme, est morte ; et combien, parmi les autres, sont estropiées pour toute leur vie ! combien sont vouées à des tortures continuelles !

« Je ne saurais trop te le répéter, la nature se venge cruellement de ceux qui méconnaissent ou dédaignent ses prescriptions.

« Ce n'est pas tout. La douleur physique ne suffit point à l'expiation : la justice hu-

maine, tu le vois, poursuit et condamne les coupables tout au moins à une longue détention, quelquefois au bagne.

— C'est bien fait, déclara ma fille avec la sévérité implacable de la jeunesse.

— Ne vaut-il pas mieux, dis-moi, avoir une douzaine d'enfants.

— Je crois bien... Mais je serais ravie, moi, d'avoir douze enfants ».

Nous en restâmes là. La perspective lointaine des marmots qu'elle voyait accrochés à ses jupes détourna un peu Geneviève du lamentable sujet que l'occasion m'avait contrainte de traiter avec elle.

XI

Le Décolletage

Geneviève est invitée à un bal contrat. Comme il s'agit d'une de ses cousines dont elle est demoiselle d'honneur, nous ne pouvons guère refuser, mais son père et moi, nous sommes extrêmement contrariés.

Jusqu'ici, nous avons évité de la conduire dans le monde, malgré ses dix-huit ans révolus. Ce n'est pas que nous la confinions, loin de là. Elle a quelques amies qu'elle voit fréquemment, soit chez nous, soit chez elles. Ces amies sont de conditions différentes, mais toutes sont élevées comme nous élevons nous-mêmes nos filles.

On arrive les unes chez les autres dans la matinée, on déjeune ensemble en babillant beaucoup, et l'on passe l'après-midi excursions et jeux de plein air, d'où les jeunes gens ne sont pas exclus. Quelquefois même, on

organise une sauterie dans les avenues ou sur les pelouses fauchées ras. Ou bien encore, on travaille à l'aiguille, on dessine, on joue du piano, on chante : tout cela suivant la saison et les ressources de chacun.

Mais j'ai toujours évité le bal proprement dit. La nuit entière passée dans un air confiné, corrompu, et la journée suivante employée à dormir ou bien à se traîner de chaise en chaise, molle , sans courage et de mauvaise humeur : à mon sens on ne saurait trop perdre son temps d'une façon plus malfaisante.

Mon beau-frère m'approuve énergiquement.

— Vous avez la chance de pouvoir élever vos filles à la campagne, me répète-t-il, ne compromettez pas les bons effets de cette éducation par des incursions dans la vie mondaine, — vie artificielle et stupide qui vient à bout des santés les plus robustes et des intelligences les mieux trempées.

« Que Geneviève et ses sœurs dorment donc la nuit et qu'elles vivent le jour au grand air et à la bonne lumière du soleil ».

Le père se prononce d'une autre façon, mais toujours dans le même sens.

— Ce qui me déplaît dans le bal, dit-il, en dehors de toute considération hygiénique, c'est le décolletage. Je ne sais rien qui affirme la servilité des femmes d'une façon plus marquée et plus impudique.

« Si Geneviève se rend au bal de contrat de sa cousine, ce que nous ne pouvons guère éviter, je veux que ce soit en robe montante. C'est assez, c'est trop même, qu'elle assiste à cette exibition de nudités, je ne veux point qu'elle y prenne part ».

Le corsage de la petite ne sera donc échancré que tout juste pour dégager le cou ; les manches descendront jusqu'aux coudes.

Ces mesures qualifiées de *draconiennes*, n'ont pas été adoptées sans tempête. La couturière, notamment, a été offusquée.

— Quoi ! madame, une robe quasi-montante...! pour un bal...! Cela ne s'est jamais vu.

— Et bien, cela se verra. Il y a commencement à tout.

— Considérez que mademoiselle a un décolleté remarquable : des épaules rondes...! la chair ferme et rosée...! une poitrine pleine, sans exagération...! des bras..., oh ! des

bras...! C'est péché que de dissimuler ces trésors sous du tulle.

— Et puis, ajoute Geneviève un peu dépitée, je serai seule à avoir une robe de petite fille.

— Non, mon enfant, pas de petite fille, mais de jeune fille modeste.

La couturière partie, nous avons causé très sérieusement.

— Ma bonne chérie, je suis très heureuse que tu aies des épaules rondes, la chair ferme et rosée, la poitrine pleine, sans exagération et des bras tels qu'on ne trouve pas d'adjectif pour les qualifier : bref, tout ce qui, aux yeux de ta couturière, constitue un « beau décolleté » ; j'en suis heureuse parce que tout cela est l'indice d'une bonne constitution et d'une santé florissante ; mais voilà tout : les étrangers n'ont rien à y voir.

« Or, c'est pour les étrangers qu'on se décollète. On n'oserait jamais se montrer dans l'intimité stricte, devant son père, ses frères, ses fils telle qu'on se montre devant une foule d'inconnus dont on ignore le degré de moralité ou plutôt d'immoralité.

« Vois-tu une femme recevant ses four-

nisseurs, la poitrine et les bras nus...! il n'y aurait pas de termes assez énergiques pour la condamner. Eh ! quelle différence peut-on faire entre les deux situations, si ce n'est qu'au bal l'inconvenance est centuplée ?

« Nous sommes tellement habitués à cette impudidité que nous n'en sommes plus froissés, mais il n'en existe pas moins ; et je ne vois pas pourquoi les femmes qui ont tout à la fois de la pudeur et du courage ne s'en affranchiraient pas.

« La gorge féminine est une chose sacrée. C'est le réservoir de vie où s'abreuvent les générations. Comment peut-on en faire un objet de curiosité indécente !

« Déjà au XVIe siècle, Laurent Joubert, un docte médecin doublé d'un moraliste, demandait aux femmes si elles croyaient que « la nature leur ayct donné des mammelles « pour adorner leur poictrine et non pour « allaicter leurs enfans ». Il avait raison.

« Tant mieux pour celles dont la poitrine est bien faite, c'est l'indice qu'elles mettront au monde des enfants robustes et qu'elles seront capables de les nourrir. Il n'y a pas

pour une femme de plus beau titre de gloire. »

Quand on fait vibrer chez Geneviève la corde de la maternité, on est sûr d'être entendue. Elle m'a embrassée avec effusion et n'a plus songé au décolletage.

XII

Maladies vénériennes

Parmi nos mutualistes, se trouve une femme qui, après sept enfants nés prématurément, ou venus à terme et mort-nés, en a mis au monde un vivant. Mais dans quel état, grand Dieu !

Ce petit qui, à sa naissance, paraissait fort ou, tout au moins, pesait un bon poids, est maintenant au bout de six semaines, un objet d'horreur. Ses yeux sont décolorés, brouillés, presque fondus. Son crâne est bossué d'exostoses. Sa peau est plaquée de taches rouge brun. Son corps a si peu de consistance qu'en le posant dans son berceau on s'imagine qu'il va s'étaler comme de la colle de pâte, ou bien que la peau va se fendre, laissant échapper on en sait quel mélange de grumeaux et de sanie. C'est épouvantable. J'ai déjà vu des enfants malsains, de ceux

que, dans le peuple, on qualifie de « pourris », mais jamais comme celui-là.

— D'abord Geneviève était toute retournée d'un pareil spectacle ; puis elle a été émue par le chagrin de la mère et maintenant elle va voir ce pauvre petit comme les autres. Je lui ai seulement recommandé une grande prudence : ne jamais toucher l'enfant, rentrer à la maison immédiatement en sortant de chez lui, ne pas approcher de ses frères et sœurs sans avoir fait une toilette minutieuse. Geneviève connaît les régles de l'antiseptie et elle les observe scrupuleusement : on peut se fier à elle.

Hier, en revenant de sa tournée, elle a trouvé à la maison son oncle Paul, arrivé inopinément pendant son absence. Comme il s'approchait d'elle pour l'embrasser, elle s'est reculée avec un mouvement de défense.

— Non, mon oncle, pas maintenant, je sors de chez Augustine Moulin.

— Qui est-ce Augustine Moulin ?

— Une mutualiste, dont le petit enfant est très malade.

— Il a donc la peste, ce marmot, pour qu'une simple visite t'impose la quarantaine.

— Il n'a pas la peste ; mais il a mal au nez, aux yeux, partout. Maman va vous expliquer cela pendant que je procède à ma toilette.

Geneviève sortie, j'ai fait part à mon beau-frère de l'état du malheureux petit.

Il s'est récrié.

— C'est tout ce qu'il y a de plus imprudent que de laisser Geneviève en contact avec cet enfant. Il suffit d'une coupure, d'une petite érosion, d'un rien pour amener une catastrophe.

— J'y ai bien songé ; mais, d'abord, Geneviève ne touche pas à l'enfant. C'est la sage-femme, qui seule, le soigne et l'emmaillotte. Ensuite, vous voyez que votre nièce est très respectueuse des lois de l'hygiène. Enfin, il y avait pour elle une leçon de bonté, de sacrifice que je n'ai point voulu laisser perdre. Ne vous semble-t-il pas aussi, qu'elle doit prendre l'habitude de regarder la maladie en face sous quelque forme qu'elle se présente ?

— A ce point de vue, vous n'avez pas tort ; c'est là une éducation de courage que je n'aurai garde de blâmer. Et comme il faut tirer tout le bien possible du mal qu'on ne

peut empêcher, nous allons mettre l'incident à profit pour donner à Geneviève une leçon qui lui servira toute sa vie.

— Vous n'allez pas, au moins l'instruire de cette abomination ?

— Si fait. Mais ne craignez rien, c'est plus facile que vous ne le pensez. Et puis l'ignorance sur ce sujet cause trop de maux pour que l'on n'essaye pas d'y remédier dans la mesure du possible.

A ce moment, la petite faisait son apparition, éblouissante de fraîcheur, de jeunesse, de santé — en contraste saisissant avec les êtres misérables dont on allait l'entretenir.

— Geneviève, dit son oncle, l'air très grave et un peu soucieux, viens ici... Montre-moi tes mains... Pas d'écorchures... ? pas d'envie qui saignent... ? non, les yeux... ? en parfait état. La bouche... ? saine comme de l'argent. Très bien. Tu ne touches jamais à cet enfant au moins ?

— N..., non, fit Geneviève après un peu d'hésitation.

— Je n'aime pas cette façon de répondre. D'habitude, tu as la parole plus nette.

— Voilà, reprit Geneviève en retrouvant

sa franchise ordinaire. Je ne le baigne, ni ne l'emmaillote, ni ne le soigne de quelque manière que ce soit. Mais parfois, je caresse une de ses menottes ou je passe ma main sur son front, rien que pour faire croire à sa mère qu'il ne me dégoûte pas tant que cela.

« Elle a tant de chagrin ! Souvent elle me dit : « C'est-y pas un malheur, not' demoi-« selle, de voir des affaires semblables ! « Celui-là me fait core pus de peine que ceux « qui sont trépassés. »

— C'est très beau, ma petite Geneviève, de vaincre ton dégoût pour consoler une mère qui souffre ; mais il ne faut pas pour cela que tu t'exposes à la contagion. C'est pourquoi, aux conseils de prudence que t'as déjà donnés ta mère, je vais ajouter une leçon puisée dans mon expérience de médecin.

« La maladie du petit Moulin est une des plus cruelles, des plus déconcertantes qui existent.

« Elle pénètre en nous par les muqueuses, de là, passe dans le sang qui la charrie jusqu'aux coins les plus reculés de notre organisme où elle cause d'affreux ravages. La bouche, le nez, les yeux, les os, le cœur, les

artéres, le cerveau, le système nerveux peuvent être pris à tour de rôle ou même simultanément. Et, trop souvent le patient meurt dans la paralysie ou la démence.

« Ce qui la rend plus redoutable encore, c'est qu'elle est éminemment contagieuse et que rien ne la décèle aux yeux du vulgaire. On ne se méfie pas de ceux qui en sont atteints parce que, pour un certain temps du moins, ils conservent toutes les apparences de la santé. C'est une de celles qui, suivant l'expression populaire, « se portent sur pied ».

« Il faut donc bien la connaître pour se tenir en garde contre elle. Il faut que ceux qui sont en âge de raisonner apprennent à défendre leurs muqueuses ; et il faut que ceux qui ont charge d'enfants — les leurs ou ceux d'autrui sachent qu'ils doivent les surveiller étroitement : les marmots ayant la déplorable habitude de porter à leur figure toute espèce de choses même malpropres, on pourrait dire *surtout* malpropres.

« Comme cette éducation-là est le fruit de l'observation journalière, je vais te citer quelques exemples qui t'instruiront mieux que la froide théorie. Alors, des choses aux-

quelles tu n'aurais pas pris garde autrefois te frapperont, et tu acquerras ainsi l'expérience nécessaire.

« J'ai dans ma clientèle, une famille charmante, composée du père, de la mère et de trois fillettes qui, à l'époque dont je te parle, avaient respectivement sept ans, trois ans et dix-huit mois.

« Il y a quelques années, au commencement de l'hiver, on me confia la cadette pour une affection bizarre à laquelle je ne comprenais rien. J'avais bien des soupçons, mais je n'osais m'y arrêter. Comment croire, en effet, que le mal terrible ait pu frapper cette superbe petite fille, issue de gens très sains et admirablement surveillée.

« A la fin pourtant, frappé par la tournure que prenaient les choses, je réclamai l'avis d'un spécialiste ; et mes craintes furent pleinement justifiées.

« Mais de quelle manière la pauvre innocente avait-elle été frappée ? Une enquête minutieuse portant sur l'époque probable de l'infection, fit découvrir ceci :

« A l'automne précédent, lors du voyage de rentrée à Paris, elle s'était plainte de soif

avec une telle insistance que la mère l'avait fait descendre avec sa bonne, à une petite station où se trouvait une simple buvette fréquentée par les employés des trains et les ouvriers de la voie. Elle avait bu dans un verre souillé, il n'en a pas fallu davantage.

« Impossible de dépeindre le remords des parents dont l'imprudence, ou plutôt l'ignorance du danger, était cause de l'horrible mal.

— Elle ne peut donc pas guérir la pauvre petite ? demanda Geneviève très chagrine.

— Elle semble guérie ; et, de fait, avec une surveillance et des soins incessants, elle pourra vivre sans trop de misère ; mais on n'est jamais sûr d'échapper au monstre quand quand il a mis la griffe sur vous ? C'est une existence bouleversée, perdue.

« Veux-tu un deuxième exemple plus lamentable encore ? Il s'agit d'un bébé de quelques semaines. C'est un mouchoir qui, cette fois, servit de véhicule au malheur.

« Un beau matin, l'enfant qui, jusqu'alors, avait été superbe, se réveille les paupières collées. Croyant à un simple « coup d'air », on ne s'inquiète pas et l'on se contente de lavages répétés.

« La situation empire et l'on envoie chercher un médecin de quartier qui ordonne d'abord un collyre anodin. Mais très vite, il reconnaît la gravité de l'affection et demande l'aide d'un oculiste.

« Pour comble de malheur, on est au dimanche, un beau dimanche de printemps où tout le monde est à la campagne. Il faut attendre un jour et demi, trente six heures pendant lesquelles le mal prend des proportions effrayantes. Après une lutte qui dura des mois, on parvint à sauver un œil ; l'autre était perdu, brouillé, affreux à voir.

« La cause de l'infection fut aisée à établir. La nourrice étant au Parc, avait fait un échange involontaire de mouchoirs avec une de ses collègues dont le nourrisson était atteint d'une ophtalmie de nature spéciale. L'examen du corps du délit, et l'analyse du pus qu'il contenait ne laissèrent aucun doute à cet égard.

« Encore un cas. Il s'agit d'un enfant d'ouvrier amené à la consultation de Saint-Luc pour un mal indéfinissable que je croyais bien reconnaître, mais dont je ne pouvais arriver à découvrir l'origine. Je

tenais le gamin en observation étroite quand un simple rhume de cerveau me conduisit à l'examen plus attentif de son nez ; cette fois je trouvai la porte d'entrée que je cherchais en vain.

« La mère, interrogée de nouveau, se souvint alors que le petit, étant à la poste, avait enfoncé un porte-plume jusqu'au fond de ses narines. Il en était résulté une érosion légère, un peu de saignement auquel on n'avait pas pris garde.

« Or, voici ce qui, vraisemblablement, s'était passé. Quelques instants plus tôt, un personnage quelconque, atteint de plaques muqueuses, s'était servi dudit porte-plume, et, suivant une habitude commune et malpropre, l'avait mis dans sa bouche.

« C'était tout. Et cela avait suffi pour la ruine d'une existence humaine.

« Crois-tu que cette liste lamentable soit close ? Non, hélas !

Il y a quelque temps, on m'amène, toujours à l'hôpital, une jeune bonne d'enfants, atteint d'un bobo à la lèvre, un de ces bobos qui n'ont l'air de rien, mais qui ne veulent pas guérir.

« Vérification faite, le poupon qu'elle est chargée de soigner est malade depuis sa naissance.

« Et les parents, que l'évidence même n'arrive pas à convaincre, s'étonnent de ce que je les malmène, pour avoir exposé à la contagion cette petite paysanne robuste et saine dont la santé est à jamais compromise.

— Pour un babouin !... disent-ils, mais « tout le monde en a des babouins ! l'ennui « est que celui-là dure si longtemps. »

« C'est encore une maîtresse d'école maternelle atteinte à peu près de la même façon. Après un examen sérieux des petits élèves, on constate que trois d'entre eux peuvent être mis en cause.

« Les inspecteurs de nourrices pourraient dire à quel point est fréquente l'infection des femmes de la campagne par les enfants auxquels elles donnent le sein. Plus rarement, mais non exceptionnellement, des poupons sont contaminés par leur nourrice.

« Le docteur Louis Rénon, dans un livre intitulé *Les Maladies populaires*, raconte le fait suivant : Un bébé de quatre ans jouait aux Tuileries avec sa bonne. Tout à coup il

tomba en courant et se fit une légère égratignure au genou. Une dame inconnue, très empressée près de l'enfant, tira de sa poche du taffetas d'Angleterre, le mit dans sa bouche et le colla sur le genou du petit blessé. Quatre semaines plus tard, l'enfant avait un chancre à ce niveau. Il est certain que la dame avait des plaques muqueuses dans la bouche, et que la salive imprégnant le taffetas avait contaminé l'enfant.

« Pour finir, voici un trait dont les journaux de médecine ont beaucoup parlé il y a quelques années. Je le soumets à tes réflexions tu peux en tirer un excellent parti.

« A un certain moment, l'un de nos grands spécialistes était frappé du nombre relativement considérable de jeunes enfants qui lui étaient envoyés par différents médecins et, qui, tous, portaient des signes non équivoques du mal qui nous occupe.

Les parents des petits malades n'avaient pour la plupart, aucune relation familiale ou mondaine, mais tous fréquentaient la même promenade, l'une des plus aristocratiques de Paris.

« Notre docteur cherchait vainement la

cause première de cette contagion quand, un jour, traversant ladite promenade, il remarqua un camelot qui vendait des ballons rouges à musique. Tu sais ce que je veux dire : on souffle dans un tube de métal ou de bois, le ballon se gonfle d'abord, puis se vide en faisant entendre un son plus ou moins aigu.

« Pour attirer l'attention des marmots, le marchand expérimentait lui-même l'article qu'il livrait à ses jeunes clients encore tout mouillé de salive.

« Méfiant par profession, le médecin regardait cette manœuvre d'un air fâché quand le camelot, allant droit à sa rencontre, lui dit :

— Vous ne me reconnaissez pas, Monsieur le docteur ?

— Non, pas du tout.

— J'ai pourtant été dans votre service à l'hôpital, et vous disiez que mon cas était intéressant.

« Ce fut un trait de lumière pour le spécialiste : ses petits malades faisaient partie de la clientèle du marchand de ballons. Il l'entraîna à l'écart, le tança sévèrement et

lui enjoignit de cesser, dans le plus bref délai, son trafic meurtrier. Comme l'autre ripostait qu'il lui fallait gagner sa vie, le médecin commanda :

— Vendez des lacets, du coton à repriser, des épingles, mais restez désormais éloigné des enfants : de ceux-ci et de ceux des autres quartiers. Au reste je vais vous faire surveiller étroitement, tenez-vous le pour dit.

« Combien de petits malheureux avaient été infectés ? on n'aurait su le dire. Ils n'avaient pas été tous envoyés à notre spécialiste, mais ce qu'il en avait vu était considérable, et c'est une véritable catastrophe qui s'était abattue sur les habitués de la jolie promenade.

« A présent, la conclusion :

« Si la petite maman de la première histoire avait été mieux instruite, elle aurait laissé sa fille crier la soif plutôt que d'exposer sa santé et sa vie en la laissant boire dans un verre suspect.

« Si la seconde maman n'avait pas été l'enragée mondaine qu'elle était, elle aurait accompagné son enfant à la promenade au lieu de le confier à l'une de ces *nounous* igno-

rantes et têtues dont la présence au sein des familles constitue un danger permanent. Alors, l'instinct de délicatesse et de propreté inhérent à l'éducation pratiquée dès le berceau, aurait rendu impossible cet échange de mouchoirs dont l'effet fut désastreux.

« Si l'ouvrière dont le petit garçon nous a causé un si beau tintouin, avait eu conscience du péril, elle l'aurait corrigé de cette mauvaise habitude qu'il avait, de se fourrer dans le nez un tas de choses qui n'y avaient que faire.

« Si la petite bonne et la jeune institutrice avaient été prévenues, elles se seraient montrées plus prudentes dans leur contact inévitable avec les enfants dont elles avaient la charge.

« Si la majorité des jeunes femmes n'étaient pas élevées comme des linottes qui ne réfléchissent à rien, sinon à la toilette, aux soirées, aux belles relations, elles s'occuperaient davantage de leurs enfants ; elles ne les laisseraient point porter à leur bouche des jouets dégoûtants ou empoisonnés, et elles donneraient des ordres formels pour que

ceux ou celles qui les remplacent momentanément agissent de même.

« La défense contre l'horrible mal n'impose, comme tu le vois, aucune action héroïque. Elle fait partie de la surveillance que l'on doit exercer sur les enfants tant qu'ils ne sont pas aptes à se gouverner eux-mêmes.

« Ta mère, sous ce rapport, a rempli son devoir sans la moindre défaillance ; n'en est-elle pas récompensée aujourd'hui par vos santés florissantes ?

« Afin que tu sois bien convaincue de l'utilité qu'il y a de connaître le mal pour le combattre, je vais te citer un cas où mon intervention a peut-être sauvé quelques jeunes innocents ; et de ceux-là, ma petite Geneviève, tu faisais partie.

« Il y a quelques années, au cours d'une promenade en famille, le hasard voulut que nous traversions un village en fête.

« Tes frères, Charles et Robert, n'étaient pas bien grands, toi, tu étais toute petite, tes cousins Le Preux avaient neuf et onze ans.

« Là, se débitait naturellement toute la collection de ces stupidités, le plus souvent malpropres, sans lesquelles ne vont point les

réjouissances populaires, et notamment ces martinets en papier léger dont le manche est formé d'un mirliton.

« Une troupe de bambocheurs des deux sexes entourait l'un des éventaires et expérimentait les instruments l'un après l'autre, essayant d'en tirer les sons les plus discordants.

« Nos marmots voulurent naturellement avoir de ces joujoux qui portent le nom élégant de « petit balai », et les mères se disposaient à leur céder, quand, m'approchant de la boutique, je reconnus, dans la bande d'écervelés, l'un de mes jeunes clients, un propre à rien qui faisait le désespoir de sa famille. J'avais dû le passer, depuis quelques temps, à un confrère spécialiste, mais je le voyais encore quelquefois, et je savais que sa maladie en était à sa période dangereuse pour les autres. Tu juges de mon saisissement.

« Je demandai à la marchande à combien elle évaluait le stock d'horreurs. Elle indiqua un chiffre très supérieur au prix réel ; je payai néanmoins sans marchander et, séance tenante, je détruisis tous ces véhicules de contagion.

« Puis, sans me soucier de la susceptibilité des fêtards qui, manifestement, avaient bu plus que leur compte, je dis tout haut à la bonne femme :

— Ne laissez donc jamais essayer vos « musiques avant de les livrer aux acheteurs. « Savez-vous à quels saligauds vous pouvez « avoir affaire ? »

« Et, pour l'éducation de la galerie, j'ajoutai :

— Je suis médecin, je sais ce que parler veut dire.

« Le coupable, qui m'avait reconnu, baissa la tête et ne riposta point.

« Alors, tout en me gardant de divulguer le secret professionnel, je sermonnai les jeunes mères en leur montrant le danger pris, pour ainsi dire, sur le fait. J'ai eu la satisfaction de voir que ma leçon avait profité.

« Mais si nous avons le droit de blâmer ceux qui, par insouciance, sèment la maladie autour d'eux, que penser des misérables qui, pour leur intérêt ou leur satisfaction personnelle, n'hésitent pas à sacrifier des existences humaines ? Je veux dire ceux qui se marient se sachant atteints.

« Ceux-là sont plus coupables encore que tu ne te l'imagines. Car ce n'est pas généralement par un accident déplorable comme les pauvres enfants dont je t'ai parlé, comme la petite bonne, comme la jeune institutrice qu'ils ont été frappés, eux. Non.

« Le mal qui nous occupe est surtout un mal de débauche ; et, pour l'immense majorité des cas, c'est dans l'inconduite, dans le vice, dans les fréquentations honteuses, que l'infection est transmise. Cela t'explique que je me sois servi d'une épithète malsonnante pour qualifier les fêtards, amateurs de mirlitons.

« La première victime de ces gredins est la jeune fille qu'ils épousent. Combien en voit-on de ces pauvres petites, saines, fraîches, bien portantes, dont le mariage fait des infirmes vouées à la chaise longue, aux opérations chirurgicales, à des tortures sans nom et sans fin.

« Est-ce tout ? Non, hélas ! Je t'ai dit que cette maladie redoutable pénètre jusqu'aux plus petits recoins de l'organisme, que le corps en est pour ainsi dire imprégné, que le sang, la moelle, les os, la peau détiennent et

charrient le poison ; tu te rends compte, dès lors, à quel point l'hérédité pèse lourdement sur la progéniture de ce genre de malades.

« Par bonheur — un triste bonheur — leurs enfants n'arrivent que bien rarement à terme ; d'autres meurent en naissant, ou peu après leur naissance. Quelques-uns durent plus longtemps, mais dans quel état ! tu le vois, du reste, par ton petit protégé ; et il n'est pas seul à suppurer sa vie. Quant à ceux qui résistent, mieux vaudrait pour eux et pour leur descendance qu'ils n'aient jamais vu le jour : malingres, estropiés, contrefaits, rachitiques ; ou bien épileptiques, idiots, déments.

« Ce tableau est lamentable, me diras-tu. Je te répondrai qu'il est incomplet. Je ne te cite que ce que tout le monde peut voir, sans te parler de ce que l'on nous confie, à nous autres médecins, et de ce que nous devinons de déchéances, de tares, de désespoirs secrets. C'est à faire trembler.

« Aussi les parents qui marient leurs filles uniquement pour des avantages matériels, pour la gloire, pour l'argent, sont-ils des imbéciles ou des criminels : imbéciles de ne

point connaître et prévoir les conséquences effroyables de certaines maladies ; criminels si, les prévoyant, ils n'en tiennent pas compte. Crois-tu que, plus tard, leur pauvre enfant sacrifiée, n'aura pas le droit de les maudire ?

« Qu'est-ce qu'un gros sac, une position brillante, un nom sonore, au prix d'une âme droite, loyale, énergique, d'un esprit sain, d'un corps jeune aux membres souples, le tout actionné par un sang pur et généreux ?

« Il est question d'imposer aux hommes qui se marient un certificat médical constatant le bon état de leur santé. J'espère qu'on y arrivera, en dépit de ce que certains appellent « de légitimes susceptibilités ». Eh ! je me moque bien de la susceptibilité d'égoïstes qui ne craignent pas de vouer aux pires maux, une femme et des enfants !

« Ceux qui n'ont rien à se reprocher ne seront pas gênés par l'examen ; les autres resteront célibataires : c'est le seul métier qui leur convienne.

« Voilà des choses bien graves pour tes dix-huit ans, ma petite Geneviève, et que l'on n'a pas coutume de révéler aux jeunes

filles. En effet, ce terrible mal est presque toujours accompagné de circonstances tellement malpropres qu'on en parle le moins possible ; encore est-ce à mots couverts, sans oser prononcer son nom.

« Eh bien ! ce nom, je vais te le dire, moi. Il n'est pas plus honteux que la chose ; et, puisqu'on est forcé d'y faire allusion, pourquoi employer des euphémismes et des périphrases.

« C'est la syphilis. Il faut la connaître pour la redouter comme on redoute la lèpre et la rage.

« Il faut surtout que les mères, faisant taire des scrupules hors de propos, l'étudient consciencieusement afin de savoir protéger leurs enfants : petits, contre la contagion ; grands, contre la débauche. »

FIN

274957
Aug. 17, 1950

TABLE DES MATIÈRES

Préface	I
Faut-il instruire les jeunes filles ?	1
La formation	7
La grossesse	22
Mutualité maternelle	33
Coquetterie meurtrière	39
L'accouchement	46
La génération	52
L'hérédité	64
La recherche de la paternité	68
L'avortement	78
Le décolletage	84
Maladies vénériennes	90

Etampes. — Imp. Maurice DORMANN.

Comtesse de TRAMAR

A la Conquête du Bonheur

PSYCHOLOGIE
BEAUTÉ
ET HYGIÈNE FÉMININES

In-8 avec figures..... 3 fr. 5

Ce livre est spécialement destiné à la femme ; il sera son guide, son conseiller ; les petites heures de la femme. *Il renferme la clé mystérieuse du bonheur.*

Il contient les indications les plus précises sur tout ce qui concerne la santé, la beauté, l'amour. Composé avec psychologie, il constitue le manuel que doivent lire toutes celles qui se préoccupent de plaire. La comtesse de Tramar est une véritable fée. Elle donne des recettes qui rendent les femmes séduisantes, jolies et heureuses. C'est plus qu'il n'en faut pour qu'on la considère comme une bienfaitrice de l'humanité. Les conseils qu'elle donne ne s'adressent pas seulement aux coquettes, mais à toutes les femmes, car ils sont d'une hygiène qui sait allier les principes utilitaires à ceux de l'élégance.

La comtesse de Tramar vient de publier un excellent livre. Ses conseils pleins de sagesse, appuyés par de nombreuses recettes de beauté et de santé très simples, permettent à toutes de conserver ou d'acquérir la jeunesse où la beauté gage de réussite.

(Actualité Médicale).

Dr E. MONIN

Le Trésor Médical

de la Femme

In-18 élégamment cartonné .... 5 francs

La femme est facilement malheureuse et malade, elle doit donc, plus que l'homme, être instruite des soins à donner à sa santé. Ce sont les éléments de cette instruction que le Docteur Monin a cherché à lui apporter dans ce petit ouvrage, divisé en trois parties : *Catéchisme d'Hygiène* — *Bréviaire de Beauté.* — *Médecine spéciale.*

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES

Petit Catéchisme d'Hygiène. — L'air et la respiration. — Les vêtements, la peau. — Les aliments. — Les climats. — Hygiène gastrique. — Hygiène respiratoire. — L'arthritisme. — L'obésité. — La maigreur. — Hygiène nerveuse. — Les migraines. — La neurasthénie.

Bréviaire Médical de la Beauté. — La peau au printemps, en été, en hiver. — L'eczéma, l'acné, les éruptions sèches, points noirs, etc. — La vieillesse du visage. Les rides. Les tics. — Massages et électricité. — Les mains, Les ongles. Les cheveux. Les poils importuns. La bouche et les dents. — Les seins. — Parfumerie, etc.

Maladies spéciales au sexe féminin. — La menstruation, hygiène mensuelle. — Les pertes blanches. — Les injections. — La grossesse. — Hygiènes, Régimes, etc. — L'Eclampsie. — Péritonite. Métrites. Fibromes. — Age critique. — Les opérations chez la femme. — La constipation, etc., etc.

Docteur E. MONIN

MÉDECINE DE L'ENFANCE

JUSQU'A L'ADOLESCENCE

In-18, élégamment relié t. angl..... 5 fr. 00

Bien des auteurs ont parfaitement traité l'hygiène du nourrisson, mais aucun n'a, comme le Docteur Monin, traité aussi clairement et n'a aussi bien mis à la portée de tous l'hygiène et la médecine de la seconde enfance (de 3 à 14 ans). Par le titre des principaux chapitres on verra de quelle utilité peut être ce livre dont les enseignements compléteront ceux du médecin habituel souvent trop succincts.

Appauvrissement du sang. — Chlorose, anémie, hémophilie. — Le Rachitisme. — Les fièvres de Croissance. — Lymphatisme, scrofule, tuberculose. — Herpétisme. — L'Arthritisme. — Les fièvres éruptives : Rougeole, Roséole, Scarlatine, Variole, etc. — Les Oreillons. — Affections de la Bouche. — Maux de Gorge. — Diphtérie. — Rhume de Cerveau. — Voies respiratoires. — Coqueluche. — Maladies du Cœur. — Constipation. — Les Vers. — La Gastro-Entérite. — La Fièvre typhoïde. — Les Maladies nerveuses. — Migraines, névralgies, etc. — Les Maux de tête. — Les Convulsions. — La Danse de Saint-Guy. — Hygiène et Médecine de l'oreille, de l'œil. — Incontinence d'urine. — Hygiène générale et Hygiène scolaire.

GIRARDOT

Petit Traité de Manucure Idéale

In-18 cartonné avec nombreuses figures... 3 fr. 00

A. MALOINE et Fils, Éditeurs

27, Rue de l'École-de-Médecine - PARIS

CABANÈS

COMMENT SE SOIGNAIENT NOS PÈRES

REMÈDES D'AUTREFOIS

2 volumes in-18. Chaque ..... 3 fr. 00

CABANÈS

COMMENT ON SE SOIGNE AUJOURD'HUI

REMÈDES DE BONNE FEMME

in-18, 1908 ..... 4 fr. 00

Dr MONIN

LE TRÉSOR MÉDICAL DE LA FEMME

Catéchisme d'Hygiène, Bréviaire de la Beauté.
Maladies spéciales au Sexe Féminin.

In-18 cart. ..... 5 fr. 00

Dr MONIN

MÉDECINE DE L'ENFANCE

jusqu'à l'Adolescence

In-18 cart. ..... 5 fr. 00

Mme A. MOLL-WEISS

LA FEMME. LA MÈRE. L'ENFANT

Guide à l'usage des Jeunes Mères

In-18, 4e édit., 1916 ..... 4 fr. 00

Dr MILON

LETTRES D'UN PÈRE A SON FILS

Prophylaxie Sanitaire et Morale

In-8, 1917 ..... 3 fr. 00

GIFARDOT

PETIT TRAITÉ DE MANUCURE IDÉALE

In-18, 1917, 32 fig., cart. ..... 5 fr. 00

Comtesse de TRAMAR

A LA CONQUÊTE DU BONHEUR

Psychologie et Hygiène Féminine

In-8 ..... 3 fr. 50

The New York
Academy of Medicine

By Exchange